Supplément mensuel
L'Orient Le Jour
Vendredi 2 novembre 2018

L'Orient Littéraire

Numéro 149 - XIIIe année
Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

SPÉCIAL SALON DU LIVRE

DU 3 AU 11 NOVEMBRE 2018

Édito

Un salon comme un voyage, au service de l'avenir

D.R.

PAR VÉRONIQUE AULAGNON
DIRECTRICE DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU LIBAN

C'est avec une ambition renouvelée que nous inaugurons la 25e édition de cette « institution » qu'est le Salon du livre francophone de Beyrouth. Notre ambition : ancrer encore davantage ce salon au cœur de la société libanaise d'aujourd'hui.

Organisé par l'Institut français du Liban en collaboration avec le Syndicat des importateurs de livres et le ministère de la Culture libanais, avec le soutien de nombreux partenaires, ce Salon a accompagné le Liban sans discontinuer depuis la fin de la guerre civile. Il est et reste une manifestation de premier plan, qui réunit chaque année près de 80 000 visiteurs, près de 200 auteurs, libraires, éditeurs et traducteurs, mais aussi un large public, de tous âges, milieux sociaux et communautés religieuses. Vitrine de la littérature et de la pensée francophone dans sa diversité, avec la venue cette année encore de grands noms, notamment du Maghreb et d'Afrique, lieu effervescent et bruissant de rencontres entre auteurs, étudiants, élèves et lecteurs, ce Salon est aussi et surtout un moment fort de débat d'idées, marqué par sa totale liberté d'expression.

Riche de ces acquis, qui lui valent un public fidèle et exigeant, ce Salon ne doit pas se reposer sur ses lauriers, mais, au contraire, se tourner encore davantage vers l'avenir : le plurilinguisme, les cultures numériques, les nouveaux sujets d'intérêt de la jeunesse. Parce qu'« *un livre est toujours une fenêtre ouverte sur le monde* » comme l'écrivait Julien Green, ce Salon se donne pour mission de nous aider à regarder en face le monde contemporain – un monde en mouvement et marqué par une montée des tensions et des populismes.

Faire face au présent, c'est d'abord reconnaître que la francophonie ne touche pas tous les Libanais. Il faut donc créer des ponts vers le public arabophone. D'où notre choix, amorcé ces dernières années et amplifié en 2018, d'accueillir des éditeurs arabophones : ce Salon est ainsi un lieu de rencontres avec des éditeurs francophones et un vecteur pour initier de nouveaux projets de traduction et de coédition. D'où notre décision de proposer des activités destinées à un public peu francophone, à travers des concerts ou des ateliers pour enfants. La francophonie est toujours plus forte quand elle est ouverte aux autres langues.

Faire face au présent, c'est aussi faire entrer le numérique au cœur de ce Salon du livre. Non pas comme un loup dans la bergerie ou comme un moyen artificiel pour séduire la jeunesse, mais bien comme une donnée constitutive de notre nouvel univers mental, social et culturel, qu'il nous reste à penser et à mettre au service de l'homme. Car le numérique est à la fois porteur à la fois de dangers – addiction aux réseaux sociaux, développement de « fausses informations » mettant en danger les démocraties… – mais également d'innovations – nouveaux outils au service de la lecture et de l'éducation. Il nous semblait donc essentiel d'ouvrir ce débat et c'est pourquoi ce Salon est dédié aux cultures numériques, avec pour la première fois, un espace de 100 m² permettant au grand public de découvrir une sélection des meilleures jeunes pousses libanaises du secteur et d'accueillir des grands penseurs français de la « Tech ».

Si, dans un contexte économique et social difficile, la France fait le choix chaque année depuis 26 ans de consacrer des moyens importants à organiser ce Salon - le 3e plus grand Salon du livre francophone du monde –, si des partenaires le soutiennent durablement, si le public est plus nombreux d'année en année, c'est parce que ce Salon incarne ce que la francophonie peut produire de meilleur : un espace de métissage, de liberté et de dialogue. Un Salon comme un voyage, au service de l'avenir.

Vénus Khoury-Ghata raconte le bruit de l'eau

Préservant les terres fabuleuses de l'enfance, Vénus Khoury-Ghata parle d'écriture et de persévérance. Sa soif de mots, à l'écoute des murmures insaisissables, continue de renouveler les voies d'un univers reconnaissable entre tous.

D.R.

« J'écris pour devancer la nuit/ devancer la pluie qui rétrécit les pages »

Écrivant à un rythme soutenu, impliquée dans divers jurys de littérature, souvent en déplacement pour des lectures et des signatures, accueillant amis de la littérature et des arts chez elle pour des moments de partage, toujours à l'affut de découvertes poétiques et soutenant l'écriture de femmes poètes notamment par le Prix qui porte son nom, Vénus Khoury-Ghata surprend et inspire par la singularité avec laquelle elle cultive son talent. À presque 81 ans, elle met encore son incroyable énergie et sa force de vie au service des mots.

En avril dernier, paraissait le recueil de poésie *Gens de l'eau* qui avait touché par son chant *L'Orient Littéraire*. Exilés loin de ceux des lieux et des alphabets usuels, restés quelque part dans le relief millénaire de la montagne, brûlés par un infini été dont la sécheresse survit à l'hiver le plus rude, les gens de l'eau « *lisent l'intérieur des pierres* ». Migration des temporalités, tout est liquide et s'écoule : souvenirs, envies, violences, amours, maisons *au bord des larmes*. Un refuge demeure, tour à tour maternel ou érotique.

Les gens de l'eau sont en définitive les femmes des gens de l'eau. Elles ont la solidité brute du roc et la patience de celles s'attelant aux tâches domestiques, aux mystères des saisons, aux cycles menstruels, aux aventures des animaux, aux détresses des enfants. Revient l'image de celle qui « *creuse l'eau avec son bâton* ».

L'Orient Littéraire s'est entretenu avec la romancière et poète à l'occasion de sa venue, après quatre ans d'absence, à ce Salon du Livre de Beyrouth.

Votre roman* Marina Tsvétaïéva, mourir à Elabouga *paraîtra en janvier 2019. Quel a été votre relation à Marina ?
De toutes les poètes, Marina Tsvétaïéva est la plus proche de moi car assoiffée d'amour. On a toutes les deux connu la misère, la perte, le rejet. Mon enfance et ma jeunesse au Liban sont marquées par les épreuves. Ce n'était pas non plus simple au début pour moi quand je suis arrivée en France. J'ai dû longtemps me battre contre les préjugés et persister dans la littérature. J'ai suivi Marina, lui ai obéi de bout en bout et suis sortie vidée de ce livre.

Votre relation à vos personnages relève de l'intime.
Quand j'écris, je deviens mes personnages. Je ressens leur faim, leur douleur. Je vis intensément avec eux jusqu'à ce qu'ils deviennent des familiers. Ils me tapent sur la main pour ajouter une phrase, me réveillent la nuit pour en enlever une autre, qu'importe qu'elle soit très belle, pourvu qu'elle soit vraie. Il faut que mes personnages soient contents de moi.

Parlez-nous justement de votre expérience du temps d'écriture.
Je ne supporte pas les limites, j'ai besoin de liberté totale en dehors de toutes les servitudes et les responsabilités. Je vis aujourd'hui seule, mais n'ai jamais vécu seule auparavant. Ma relation au temps est d'autant plus décuplée. Le roman sur Tsvétaïéva aurait dû prendre un an de travail, je l'ai écrit en quatre mois à peine. Quand ma santé m'empêche d'écrire, cela me fait très mal. Je sens que j'ai un corps quand je cesse d'écrire. C'est moche la vieillesse et je me bats contre moi-même. Je veux continuer à travailler jusqu'au dernier moment.

Dites-nous-en encore sur écriture et solitude.
Plein d'écrivains adorent la solitude. Pas moi. J'attends toujours que quelqu'un vienne chez moi. Quand je dors à présent, j'ai peur de mourir dans mon sommeil et qu'on mette du temps à s'en rendre compte. Je me lève encore avec des idées d'écriture. L'écriture est solitude sublimée. C'est une passion qui tue toutes les autres passions. Il faut être entièrement à elle. Mais le fin mot reste la solitude.

Passion, solitude, écriture sont toujours aux confins de la mort…
Pour moi, la mort a toujours été là. Je suis de Bcharré, un village où les tombes sont importantes. On passait l'été dans l'odeur de la glu dans la maison de mon oncle qui fabriquait des cercueils. Il y avait toujours quelqu'un qui mourrait, c'était normal pour nous les enfants. Après le dîner, tout le village faisait la promenade, du Bcharré d'en haut au Bcharré d'en bas. Le point final de cette promenade était le cimetière. Et il y avait une cascade. Les adultes nous avaient raconté que les morts se cachaient dans la cascade et que le bruit de l'eau était leur voix.

Que diriez-vous aux jeunes poètes d'aujourd'hui ?
Croyez en ce que vous faîtes, n'affrontez pas la page comme un toréador mais entrez-y avec beaucoup de modestie. On n'éblouit pas avec des performances sublimes mais avec simplicité et candeur.

Propos recueillis par
RITTA BADDOURA

GENS DE L'EAU de Vénus Khoury-Ghata, *Mercure de France, 2018, 128 p.*

Vénus Khoury-Ghata au Salon :
Rencontre animée par Charif Majdalani, le 9 novembre à 19h (Agora)/ Signature à 20h (Le Point)/ Nuit de la poésie, le 10 novembre à 19h (salle 1- Antoine Sfeir)/ Signature à 20h (Le Point).

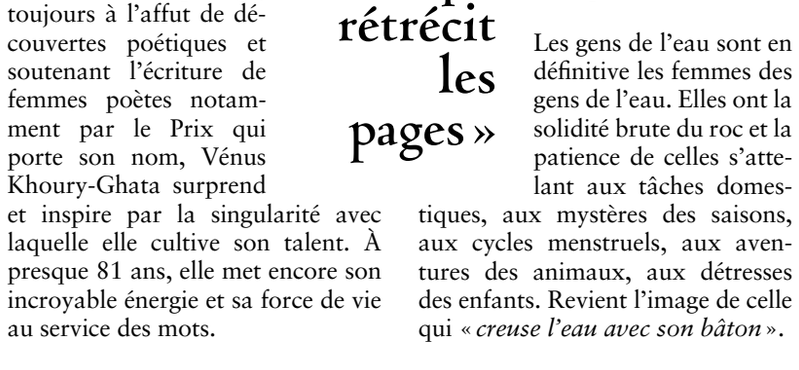
Alain Mabanckou, de retour à Pointe-Noire

Derrière un titre énigmatique, *Les Cigognes sont immortelles*, Alain Mabanckou revient sur un épisode de son enfance à Pointe-Noire, au Congo ex-Brazzaville. Comment l'assassinat, le 18 mars 1977, dans la capitale, du camarade-président Marien N'Gouabi a eu des conséquences qui auraient pu être dramatiques sur la propre famille de l'écrivain. Sachant que les fameuses cigognes font référence à une chanson socialiste russe célébrant la mémoire des soldats soviétiques morts au combat, qu'on faisait apprendre aux enfants dans les écoles, en ce temps-là où le Congo se situait résolument dans l'orbite communiste. Prix Renaudot pour *Mémoires d'un porc-épic* (Seuil, 2006), professeur de littérature française et africaine à l'UCLA de Los Angeles, ancien professeur de littérature africaine au Collège de France, auteur à succès emblématique de la francophonie dont il se fait une conception exigeante et décomplexée, Alain Mabanckou, qui a refusé d'être le « *Monsieur francophonie* » du président Macron, n'a pas sa langue dans sa poche. Il s'est confié volontiers à *L'Orient Littéraire*, lui qui ne connaît pas encore le Liban et se réjouit de le découvrir en novembre prochain, à l'occasion du Salon du Livre de Beyrouth.

« 40 ans après, les protagonistes et les criminels sont toujours là ! »

Contrairement à d'autres auteurs africains, votre pays, la République du Congo, se situe au cœur de votre œuvre. Vous voici de retour à Pointe-Noire, la grande ville du sud, où vous êtes né en 1966.
J'ai beaucoup vagabondé à Pointe-Noire, dans mes livres, mais il manquait l'aspect socio-politique, comment les turbulences de l'indépendance et de l'après ont affecté la vie d'une famille, la mienne. C'est un roman très autobiographique où tout le contexte est vrai. C'est une sorte de photographie familiale au zoom, où tout est politique.

Le déclic, c'est l'assassinat, à la faveur d'un des nombreux putschs militaires de l'histoire du Congo, à Brazzaville, le 18 mars 1977, du capitaine Marien N'Gouabi, un président marxiste ?
Tout à fait. Je ne voulais pas écrire un livre d'histoire, mais je ressuscite N'Gouabi que tout le monde a un peu oublié ! J'avais 12 ans quand il est mort, je me souviens quand il a invité Ceaucescu chez nous, je l'ai même applaudi. Mais ce qui me frappe, c'est que, quarante ans après, rien n'a changé. Les protagonistes de cette histoire et les criminels sont toujours là ! Comme l'actuel président Sassou N'Guesso qui était déjà le vice-président du Comité militaire du Parti. C'est lui


© Hermance Triay

qui a installé la dictature, dès après l'indépendance, en 1960.

Pointe-Noire est une ville bien différente de Brazzaville ?
C'est la grande ville du sud du Congo, sa capitale économique, prospère grâce au pétrole, située à 512 kilomètres de la capitale. Le plus souvent, les guerres et les assassinats ont épargné Pointe-Noire. On ne fait pas la guerre sur un puits de pétrole ! Mais là, l'assassinat de N'Gouabi a fini par avoir des conséquences sur la vie des habitants qui sont les héros du roman et en particulier sur ma famille.

Vous êtes l'un des écrivains africains les plus connus dans le monde, notamment par vos fonctions universitaires. Quel regard portez-vous sur la langue française, la francophonie ?
J'enseigne aux États-Unis depuis seize ans, dont treize ans à l'Université de Californie à Los Angeles. Je suis professeur titulaire de littérature française et africaine à l'attention d'étudiants de première, deuxième et troisième années. Ils sont à peu près une quarantaine par niveau, à qui j'enseigne en français les grands courants de notre littérature : le romantisme, le surréalisme etc. Je n'ai jamais été pessimiste sur le devenir de la langue française. C'est une unité de valeur culturelle. C'est la langue de la reconquête de soi, qui dispose d'un imaginaire puissant et préservé par le fait qu'il existe une langue littéraire et une langue populaire. C'est la preuve d'une formidable vitalité.

Vous militez pour la langue française, pourquoi avoir refusé d'être le « Monsieur Francophonie » du président Macron ?
Mon refus tient à trois raisons : le président m'a contacté, au début de son quinquennat, puis ses conseillers, pour faire partie d'un projet fourre-tout, sans ligne directrice. Ensuite, j'ai fait observer que 80 % des pays francophones sont des dictatures où l'on ne respecte pas la démocratie ni les droits de l'homme. Or l'Organisation internationale de la francophonie est acoquinée avec les dictateurs. Enfin, cette proposition me paraissait relever d'une conception coloniale de la francophonie : pourquoi faire appel à un nègre, à un Arabe, plutôt qu'à un « *Français de souche* » ? Ça, c'est typique du sanglot de l'homme blanc, de la repentance qui sévit en France. Je n'ai rien à faire des excuses. Ce qui compte, c'est le discours sans préjugés, bien loin de la pseudo « *discrimination positive* ». Je regrette qu'il n'y ait plus, dans l'actuel gouvernement, de secrétariat d'État à la francophonie, qui puisse faire un vrai travail sur le terrain. Et je ne suis pas candidat !
Et à l'Académie française ?
Je n'exclus pas de me présenter un jour, mais je ne suis pas prêt. Je suis encore trop impétueux, trop *flashy*… On verra dans quatre ou cinq ans, quand j'aurai la soixantaine. J'ai encore quelques fugues à faire avant de demander en mariage cette belle institution qui m'a déjà donné son Grand Prix pour l'ensemble de l'œuvre, et a contribué à me décerner le prix prince Pierre de Monaco dont je suis devenu membre du jury. En France, un ministre a moins de pouvoir et de prestige qu'un académicien !

Connaissez-vous le Liban ?
Non, ce sera ma première fois pour le Salon du livre de Beyrouth. Je me fais une idée très exotique du pays, à travers ses écrivains, comme Amin Maalouf ou Charif Majdalani. Le Liban, pour moi, c'est un souvenir lointain. Quand j'étais enfant, je connaissais des Libanais et des Syriens qui vivaient à Pointe-Noire. Ils étaient commerçants et nous faisaient crédit ! Ils sont très bien intégrés, parlent la langue et ont même des enfants libano-congolais.

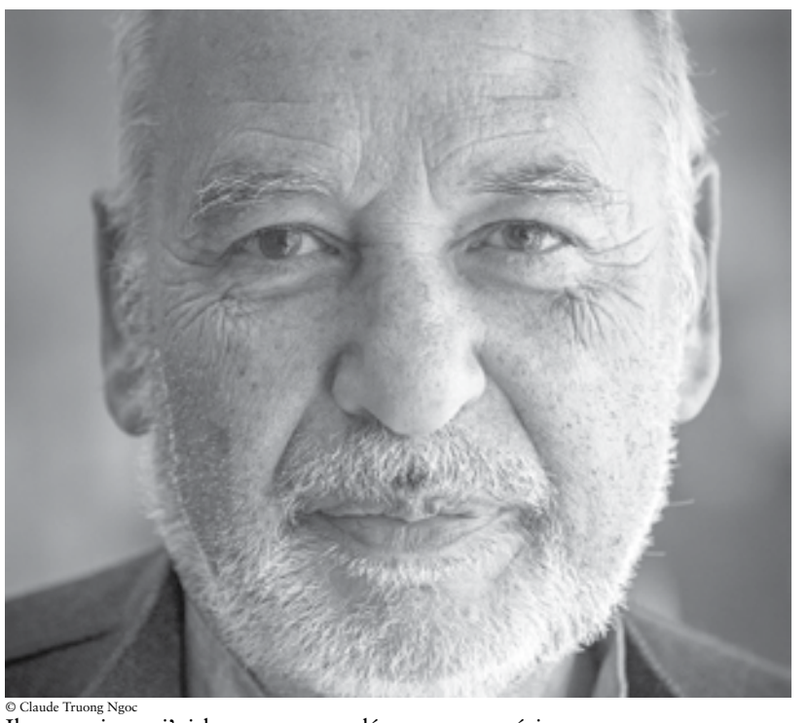
Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE PERRIER

LES CIGOGNES SONT IMMORTELLES d'Alain Mabanckou, *Seuil, 2018, 300 p.*

Alain Mabanckou au Salon :
Débat « Penser et écrire l'Afrique » avec Nay Wehbé, le 3 novembre à 16h (Agora)/ Grand entretien avec Georgia Makhlouf, le 3 novembre à 17h30 (salle 1- Antoine Sfeir)/ Signature à 18h30 (Antoine).

Tahar Ben Jelloun : naissance d'un écrivain

« *Pour écrire* La Punition, *pour oser revenir à cette histoire, en trouver les mots, il m'aura fallu près de cinquante ans.* » Ce sont là les derniers mots du récit que Tahar Ben Jelloun vient de publier chez Gallimard. Et ils sont simples et directs comme un coup de poing. Aussi efficaces que l'écriture mate et sans emphase que l'écrivain a adoptée pour dire cette punition qui fut infligée à quatre-vingt-quatorze étudiants, en 1965. Dix-neuf mois de détention où chaque jour rimait avec humiliations, vexations, mauvais traitements, manœuvres ou travaux absurdes et inutiles, imposés de façon purement arbitraire à des jeunes dont le crime était d'avoir manifesté pacifiquement dans les rues des grandes villes du Maroc, d'avoir cru que la pratique démocratique n'était pas réservée à l'Occident mais avait aussi du sens sous le soleil du Maghreb. C'est le général Oufkir qui est alors aux commandes, celui-là même qui fut responsable des actes de torture qui tuèrent l'opposant Mehdi Ben Barka. C'est lui qui impose cet exercice du pouvoir dans toute l'étendue de sa vaine mais néanmoins terrible cruauté.


© Claude Truong Ngoc

Compte tenu du caractère brûlant de ce que vous racontez, pourquoi n'avez-vous pas souhaité le faire plus tôt ?
Il est vrai que j'ai longtemps gardé des séquelles de cette terrible expérience, ne serait-ce que dans les insomnies qui ont été mon lot. Mais ça ne venait pas, mon écriture ne me menait pas vers ça, ou seulement par quelques bribes qui apparaissaient ici ou là, dans certains de mes romans.

On est frappé par la précision de ce que vous relatez. Avez-vous relu des documents, ou des témoignages relatifs à cette époque avant d'écrire votre récit ?
Non, pas du tout. Ma mémoire m'a fait ce cadeau-là, de me restituer cette expérience avec une extraordinaire précision. Je n'ai pas eu besoin de mener d'enquête, juste de vérifier l'exactitude de certaines choses, des noms surtout.

Vous évoquez à plusieurs reprises les références littéraires et cinématographiques dont votre tête est pleine et qui vous aident à tenir.
Oui, c'est vraiment ce qui m'a permis de résister, ce qui m'a donné l'énergie et l'envie de ne pas me faire tuer. Je me repassais des films dans la tête, les images défilaient avec leurs dialogues ; comme cette scène de l'arrivée de l'aviateur dans *La Règle du jeu* de Jean Renoir. La femme qu'il aime ne vient pas l'attendre. Et cela se mélangeait avec le souvenir de la fille dont j'étais amoureux et qui m'avait quitté. Il y avait aussi Léo Ferré chantant Aragon, « *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* », qui m'accompagnait beaucoup. Tout cela me permettait de m'évader et donc de tenir.

Un livre en particulier va avoir un rôle majeur :* Ulysse *de James Joyce.
Oui, c'est un livre épais que mon frère m'a envoyé ; il fait 900 pages et c'est ce qui me ravit au début. Je me plonge dedans, je n'y comprends pas grand-chose mais je me régale. L'histoire se passe à Dublin et c'est le récit d'une journée dans la vie de Leopold Bloom. Cet incroyable pari littéraire m'a non seulement donné l'envie d'écrire, mais m'a également ouvert des portes dans l'écriture : il m'a apporté la liberté et l'audace, celle d'aller jusqu'au bout d'une idée qui peut paraître folle.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

LA PUNITION de Tahar Ben Jelloun, *Gallimard, 2018, 160 p.*

Tahar Ben Jelloun au Salon :
Grand entretien avec Georgia Makhlouf le 9 novembre à 17h30 (Agora)/ Signature de *La Punition* à 18h30 (Virgin).

Katherine Pancol : « Je suis incapable de me défaire de mes héros. »

© Loïc Venance / AFP

En livrant le septième volume d'une série entamée avec *Les Yeux jaunes du crocodile*, Katherine Pancol poursuit une saga qui réjouit toujours autant de lecteurs et lectrices. Sept volumes plus tard, plus de 50 personnages ont été créés, des situations romanesques ont transporté des millions de lecteurs à travers le monde. L'écrivain mêle les histoires, tricote des parentés, crée des intrigues qui tiennent en haleine le lecteur. Animée par une profonde culture littéraire dont elle use dans chaque roman, Katherine Pancol rend dans *Trois Baisers* un vibrant hommage à Victor Hugo.

C'est une femme en pleine promotion de son dernier roman qui nous a répondu avec bonheur, celui, certainement, de pouvoir repousser la mort avec chacun de ses romans.

On se souvient qu'après* Les Écureuils de Central Park *s'ennuient le lundi, puis le troisième tome de* Muchachas, *vous annonciez en finir avec cette épopée qui tourne autour de Joséphine Cortès et vous revoilà, trois ans plus tard, de retour avec les mêmes héros. Vous ne pouvez plus vous en passer ?
Il y a plusieurs facteurs qui me poussent à poursuivre cette épopée commencée il y a plus de 10 ans. J'ai toujours envie d'en finir avec mes héros, mais je suis incapable de m'en défaire vraiment. Et puis il y a les lecteurs qui souhaitent que je poursuive cette saga. Je n'aurais jamais pensé, lorsque j'ai commencé cette série, qu'elle pourrait devenir un tel étendard pour les lecteurs. Lorsque *Le Crocodile* a été publié en Chine, j'ai reçu un courriel d'un jeune militaire chinois de 20 ans qui m'a écrit « *Joséphine c'est moi* ». Il m'a dit que comme elle, il était terrorisé par le monde, qu'il se sentait lâche, moche, incapable de réaliser ses rêves et que si Joséphine pouvait évoluer, il le pourrait lui aussi. J'ai vécu cette forme de proximité avec les héros des romans que je lis depuis mon enfance. J'ai pleuré avec Anna Karénine, Colette m'a ouvert de nouveaux horizons. Le pouvoir de la littérature est extraordinaire et avoir initié de tels sentiments chez mes lecteurs est une joie.

On vous imagine parisienne, urbaine et vous décrivez le monde agricole, celui de la ferraille avec vérité. Comment procédez-vous ?
Je suis journaliste, je me renseigne, j'enquête, je bouge, je vais voir, je m'installe dans mes décors. Il nous faut des détails pour pénétrer les univers que nous décrivons. Je me suis rendue compte que depuis *Muchachas* le monde a incroyablement changé. Cela s'est produit en tellement peu de temps que ce phénomène interroge nécessairement sur le déroulement de notre vie.

C'est comme cela que l'on écrit* « la comédie humaine » *aussi, en poursuivant une saga, en créant de nouveaux personnages ?
C'est possible, mais c'est aussi une comparaison qui peut écraser. J'écris le monde, je me nourris de voyages, mes personnages évoluent avec moi, je leur donne chair, j'en invente d'autres, j'en fais disparaître. J'aime la puissance du roman qui permet de créer des choses, des moments, des personnages insensés.

Vous pourriez être définie comme une romancière du bonheur, capable d'en procurer à vos lecteurs.
Ah, le bonheur ! il n'est pas à la mode aujourd'hui. On aime tellement parler de soi et de ses petits malheurs. Je trouve qu'il est plus intéressant, plus jouissif de créer des dizaines de personnages. De leur inventer des vies. Je fais des fiches que j'alimente d'un livre à l'autre, je crée des filiations, j'invente des amis, des situations cocasses. Pour moi, c'est une idée du bonheur d'évoluer dans ce monde de création. Les livres nous font vivre des histoires, des destins fabuleux et permettent de repousser la mort. Repoussons-la encore. Lisons et écrivons des histoires.

Propos recueillis par
Laurent BORDERIE

TROIS BAISERS de Katherine Pancol, *Albin Michel, 2017, 850 p.*

Katherine Pancol au Salon :
Débat « Dans l'écriture, peut-on tout se permettre ? », le 4 novembre à 19h (Agora)/ Signature à 20h (Orientale)/ Grand entretien avec Georgia Makhlouf, le 6 novembre à 17h30 (salle 1- Antoine Sfeir)/ Signature à 18h30 (Orientale).

Publicité

LES ÉDITIONS DERGHAM
au 25e Salon du Livre francophone de Beyrouth

SIGNATURE
Stand *Dergham*
SAMEDI **3 NOVEMBRE** 2018
de 16h00 à 18h00
& LUNDI **5 NOVEMBRE** 2018
de 19h00 à 21h00
Face-to-Face | Face-à-Face
Ghassan F. Nakad

CONFÉRENCE
Salle de conf. 2 – Aimé Césaire
de 17h30 à 18h30

SIGNATURE
Stand *Dergham*
de 18h30 à 21h00
SAMEDI **3 NOVEMBRE** 2018
Parler de la psychiatrie à mes filles
Sami Richa

SIGNATURE
Stand *Dergham*
DIMANCHE **4 NOVEMBRE** 2018
de 17h30 à 20h00
En lettres : Revue de Clinique Lacanienne | L'inouï du traumatisme
Membres du Forum du Champ Lacanien du Liban

SIGNATURE
Stand *Dergham*
JEUDI **8 NOVEMBRE** 2018
de 18h30 à 21h00
Quelque chose d'elle
Jackie Dervichian

SIGNATURE
Stand *Dergham*
VENDREDI **9 NOVEMBRE** 2018
de 17h00 à 20h00
Perles de vie | جواهرُ عُمْر
René de Obaldia, traduit en arabe par Henri Zoghaib

SIGNATURE
Stand *Dergham*
SAMEDI **10 NOVEMBRE** 2018
de 17h00 à 19h00
Maisons et Saisons | Houses and Seasons | بيت سنّي
Eddy Choueiry

DERGHAM

Zeina Saleh Kayali : une pionnière au service de la musique libanaise

D.R.

Poursuivant sans relâche sa mission, celle de faire exister la musique savante libanaise, mission officiellement inaugurée en 2011 par la publication de son ouvrage *Compositeurs libanais des XXe et XXIe siècles*, Zeina Saleh Kayali vient de faire paraître le cinquième volume de la collection qu'elle a créée aux éditions Geuthner : « *Figures musicales du Liban* », consacré à Wadia Sabra, éminent compositeur considéré à juste titre comme le père fondateur de la musique savante libanaise. Ouvrage passionnant qui brosse le tableau d'une époque autant que d'un homme, travailleur acharné, engagé au service de la musique et de la vie musicale libanaise et dont le parcours est tout à fait étonnant.

Le grand public connaît habituellement Wadia Sabra comme compositeur de l'hymne national libanais. Vous soutenez qu'il est bien plus que cela, qu'il est pionnier à plus d'un titre. Pouvez-vous nous expliquer en quoi ?
Sabra est en effet pionnier dans de nombreux domaines. Avant lui, la musique n'existe qu'à l'état de pratique et la transmission se fait exclusivement en mode oral. C'est Sabra qui introduit l'écriture musicale au Liban. C'est lui qui dote le Liban de sa première école de musique car, avant lui, il n'y a pas de lieu où la musique s'enseigne. C'est encore lui qui écrit le premier opéra Les Deux Rois en 1928, à partir d'un livret en arabe du chorévêque Maroun Ghosn. C'est enfin lui qui est à l'origine de la première et unique revue musicale libanaise, qui va être publiée entre 1910 et 1914 puis disparaître faute de financements.

Parlons un peu du piano oriental que Sabra tentera de mettre au point. Nous sommes nombreux à connaître le piano oriental de Abdallah Chahine grâce au roman graphique de Zeina Abirached. En quoi celui de Sabra se distingue-t-il ?
Sabra s'attelle à ce projet, qui nécessitera plusieurs années de travail, entre 1919 et 1922, alors que Abdallah Chahine, qui s'inspirera de la tentative de Sabra, fera fabriquer son piano oriental en 1950. Gustave Lyon, acousticien français, va mettre au point cet instrument avec la gamme au quart de ton dite « gamme arabe » sur la base des travaux de Sabra. L'objectif de Sabra est ambitieux : il veut redonner ses lettres de noblesse à la musique dite « orientale », il veut que l'on cesse de la considérer comme une musique traditionnelle ethnique, il veut lier musique orientale et musique occidentale, parvenir à quelque chose qui serait une musique universelle.

Parlons de ses rêves donc, et de sa philosophie en matière de musique.
Sabra est un musicien qui a la double compétence théorique et pratique, mais il est surtout un utopiste. Il voulait que la musique unisse les peuples et souhaitait que la musique arabe renoue avec son passé glorieux, comme au temps de l'Andalousie.

Évoquons donc pour finir ses archives, ce trésor auquel vous avez eu accès.
Je raconte dans mon préambule comment je suis entrée en contact avec la famille de W. Sabra et comment j'ai reçu en dépôt au CPML les précieuses archives de W. Sabra qu'on croyait perdues. Cette malle bleue est un trésor national, riche de dizaines de précieux documents qu'il est aujourd'hui possible de consulter et qui peuvent alimenter des recherches de toutes sortes.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

FIGURES MUSICALES DU LIBAN : WADIA SABRA de Zeina Saleh Kayali, postface musicologique de Saif Ben Abderrazak, texte arabe de Dima Rifaï, *Geuthner, 2018, 295 p.*

Zeina Saleh Kayali au Salon :
Table ronde « Wadia Sabra, père fondateur de la musique savante », le 5 novembre à 17h30 (salle 2 – Aimé Césaire)/ Signature de *Figures musicales du Liban : Wadia Sabra* à 18h30 (Geuthner).

Roman

Unis contre la haine

D.R.

Dans *Harry et Franz*, qui a été sélectionné pour les prix Interallié, Grands destins et Spiritualité d'aujourd'hui, Alexandre Najjar exploite littérairement une rencontre avérée entre un abbé et un comédien emprisonné pendant l'Occupation allemande et bâtit une fiction qui conduit à reconsidérer une nouvelle fois la notion pour le moins élastique de « roman ».

Harry Baur est une étoile du cinéma français. Il joue notamment dans les films de Maurice Tourneur, d'Abel Gance ou encore de Julien Duvivier. 1942 vient doucher ses espoirs : après avoir tourné en Allemagne dans un long métrage de Hans Bertram, il retourne en France et est envoyé à la prison du Cherche-Midi. Motif : il serait juif.

C'est là qu'intervient un second personnage. Recteur de la Mission catholique allemande de Paris pendant l'Occupation, Franz Stock est aussi aumônier dans les prisons. Sa mission le conduit tout naturellement sur le chemin de l'acteur.

Les fidèles lecteurs d'Alexandre Najjar se souviendront que l'écrivain ouvrait l'un de ses précédents livres, *Mimosa* (Les Escales), par ces mots : « *Ceci est une histoire vraie. Seuls quelques prénoms ont été omis ou modifiés.* » Quelle est la part de vérité de ce nouvel opus ? Si Franz Stock a bel et bien assisté Harry Baur, rien ne permet pour autant de conclure que l'abbé l'ait fait libérer. Rien ne permet non plus de l'exclure. Nous sommes donc ici en présence d'un objet qui vient encore élargir l'espace du « *mentir-vrai* », sa zone floue en quelque sorte. S'il n'est pas le premier à brouiller les pistes et à se jouer de la grande histoire, Alexandre Najjar ajoute son nom à la liste des écrivains invitant à redéfinir les limites de la fiction.

Difficile de lâcher le livre une fois la première page ouverte. D'autant que cette singulière histoire est racontée « par » l'abbé lui-même, homme de foi à la francophilie revendiquée et néanmoins allemand, honteux de se « *sentir pris entre deux camps, deux pays, deux peuples* ». Sous la plume d'Alexandre Najjar, Franz Stock apparaît donc comme un homme courageux à plus d'un titre. Il tente désespéramment de « *faire aimer la France pour mieux la respecter* ». Un vœu pieux car « *Ça ne sert à rien. Les barbares ne s'apprivoisent pas.* »

William IRIGOYEN

HARRY ET FRANZ d'Alexandre Najjar, *Plon, 210 p.*

Alexandre Najjar au Salon :
Signature le 3 novembre à 19h (Antoine)/ Rencontre « L'écrivain face aux tragédies de l'Histoire », le 7 novembre à 17h30 (Agora)/ Signature à 18h30 (Antoine).

Rémy Rieffel : la culture numérique en question

Rémy Rieffel, est enseignant à l'université de Paris II où il donne des cours de sociologie des médias et de journalisme. Il s'est notamment fait connaître pour ses travaux sur l'élite journalistique en France. En 2005, il publie *Que sont les médias ?* et *Sociologie des médias* devenus des incontournables pour tous les étudiants en information et communication. Plus récemment son ouvrage *Révolution numérique, révolution culturelle ?* paru chez Gallimard fait couler beaucoup d'encre tant il pose des questions actuelles et brûlantes.

Vous écrivez qu'Internet a apporté une véritable rupture, non seulement technologique mais aussi anthropologique et culturelle. Pouvez-vous préciser à quoi vous faites référence plus particulièrement ?
Sur le plan technologique, les choses sont assez claires et la plupart des observateurs estiment que la rupture est aussi importante que celle qu'a entraînée l'invention de l'imprimerie. Les nouveaux outils de communication liés à Internet sont en train de transformer en profondeur nos vies quotidiennes et le fonctionnement des sociétés. Sur les plans anthropologique et culturel qui sont très liés, il a de nouveaux modes de construction de l'identité qui sont en train de se mettre en place : les adolescents et les jeunes se construisent aujourd'hui beaucoup à travers leur identité virtuelle, c'est-à-dire à travers la façon dont ils se montrent sur les réseaux sociaux et la reconnaissance que les autres leur expriment en retour. La présentation de soi telle qu'on la met en scène sur internet est devenue un élément déterminant de l'identité. L'autre aspect important concerne la prise de parole des profanes, qui prend parfois la forme d'une interpellation des politiques. Cette « prise de parole par le bas » est aujourd'hui un phénomène culturel crucial, d'une ampleur incomparable avec ce qui se passait auparavant : les journaux donnaient la parole à leurs lecteurs ou les télévisions à leurs auditeurs, mais cela restait marginal. Aujourd'hui, tout le monde est sur un pied d'égalité, les hiérarchies sont contestées, il y a une horizontalité des opinions, qui s'accompagne de l'idée qu'on peut s'autoréguler sans passer par des intermédiaires, que les médiations ne sont plus nécessaires.

> « Internet est devenu un outil essentiel dans la construction des identités. »

Lorsque vous dites qu'Internet et les réseaux sociaux ont favorisé l'expression personnelle et la mise en scène de soi, pensez-vous que ce soit une évolution positive ?
La chose est évidemment complexe et comporte plusieurs aspects. Le web est un média de l'expressivité et de la réactivité, c'est certain. L'une des conséquences de cela est la démocratisation de la parole dont on peut se réjouir. Mais cela induit, à l'évidence, des aspects négatifs : l'exacerbation du narcissisme, la tyrannie de la visibilité, le cyber-harcèlement, le lynchage médiatique en ligne et la surveillance généralisée des individus, puisque tout ce qui est posté en ligne laisse des traces. À un deuxième niveau, on peut observer les transformations qui affectent les pratiques journalistiques : la conséquence directe de cette généralisation des prises de parole est la délégitimation des opinions documentées des professionnels de l'information. D'autre part,

© Anne Charlotte Eriau

les journalistes sont soumis à une logique de l'audience où le nombre de clics décide de la qualité de l'article. Ils subissent en outre la tyrannie de l'instantanéité. On observe par ailleurs que la gratuité, qui est la règle sur le web, entraîne une érosion des lectorats, dans la presse quotidienne surtout ; l'avenir est sans doute moins sombre pour les magazines.

Cette culture numérique est-elle plus démocratique que la culture « à l'ancienne » ?
Là encore la réponse n'est pas univoque, mais si l'on revient sur cette question de la gratuité que nous venons d'évoquer, on peut constater que l'on se dirige vers un système à deux vitesses avec d'une part une information *mainstream*, superficielle, rapide et gratuite, et une autre information, payante, qui est plus approfondie et plus qualitative.

Dans le même ordre d'idée, le numérique favorise t-il la réflexion ou au contraire signe t-il la mort de la pensée ?
La réalité n'est pas aussi tranchée. Indéniablement, le web favorise un accès beaucoup plus facile à quantité de documents, de vidéos, d'ouvrages et cette accessibilité constitue un vrai progrès. Néanmoins, la quantité d'informations disponibles suppose que l'on ait la capacité de sélectionner, de hiérarchiser et d'analyser l'information et à l'évidence tout le monde n'en a pas la capacité. Auprès de mes étudiants, je constate que la mémorisation s'affaiblit énormément, qu'il y a une tendance au copier-coller c'est-à-dire que chacun se bricole ses propres réponses sur un sujet, mais que la pensée manque souvent d'articulations, de colonne vertébrale.

La révolution numérique affecte-t-elle tout le monde ou y a-t-il des disparités fortes selon les âges ? Les CSP ? L'habitat ?
La question est importante parce qu'on ne parle pas assez des disparités. Certains évoquent une fracture générationnelle. Je n'irai pas jusque-là, mais des disparités fortes existent et il est certain que tout le monde n'utilise pas Internet chaque jour. En France, le profil de l'utilisateur quotidien et massif des nouvelles technologies est plutôt jeune, diplômé et urbain. Dans les milieux modestes, le rapport à Internet est fondé sur le divertissement et la recherche d'informations pratiques, mais c'est la télévision qui reste le média prioritaire d'informations générales. Le courriel lui aussi est peu utilisé, alors que les réseaux sociaux sont d'un usage courant. Il y a aussi des différences de pratiques entre les jeunes et les plus âgés : pour ce qui est de l'actualité par exemple, les pratiques des jeunes sont fondées sur le hasard et la recommandation d'amis. Alors que pour les plus âgés, la fréquentation est plus rationnelle, réglée par des habitudes et donc plus régulière et plus linéaire.

Le numérique est-il finalement l'espace d'une plus grande liberté pour chacun, avec l'accès facilité aux contenus et la constitution de réseaux de partage de l'information, ou est-il au contraire un espace d'illusion de liberté et d'un plus grand contrôle ?
Internet favorise une culture de l'accès et offre par conséquent une liberté réelle et plus grande. Néanmoins, depuis quelques années, l'inquiétude grandit : le profilage des comportements qui répond à une logique marchande d'une part, la multiplication des rumeurs et la rapidité de leur diffusion de l'autre sont devenus de véritables sources de préoccupation. Le coût d'entrée est très faible sur le net ; et il semble par ailleurs que nous soyons des êtres crédules : tout cela favorise les stratégies de désinformation. Face à ce danger, il faut absolument développer l'éducation aux médias et aux images dès le plus jeune âge.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

RÉVOLUTION NUMÉRIQUE, RÉVOLUTION CULTURELLE ? de Rémy Rieffel, *Gallimard, 2014, 352 p.*

SOCIOLOGIE DES MÉDIAS de Rémy Rieffel, *éditions Ellipses Marketing, 2010, 235 p.*

Rémy Rieffel au Salon :
Débat « À l'heure du numérique, le nouvel écosystème de l'information », le 3 novembre à 19h30 (salle Nadine Labaki)/ Signature de *Sociologie des médias* à 20h30 (Stéphan).

Le numérique dans tous ses états

Nées avec le numérique, les nouvelles générations consomment, communiquent, interagissent avec la multitude d'applications et de services proposés, développent de nouveaux usages, transforment les règles établies et inventent de nouvelles formes de créativité.
Loin de s'opposer, le livre et le numérique se complètent, s'interrogent et contribuent chacun à sa façon ou conjointement à susciter la curiosité et l'imagination. Du jeu vidéo au livre interactif, des applications sociales à la robotique, des technologies embarquées à l'Internet des objets, le numérique véhicule lui aussi, savoir et rêve.

Espace des cultures numériques

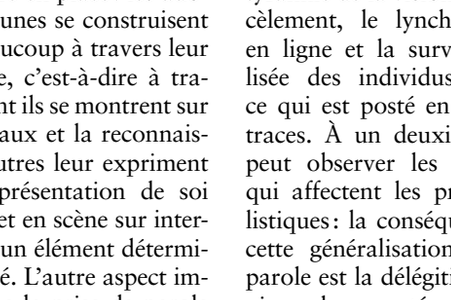
Pour la première fois, en partenariat avec la SGBL, un espace de 100 m2 sera entièrement dédié à la « Tech ». Lieu de partage et d'interaction, il permettra aux écoles et au grand public de découvrir une sélection des meilleures startups libanaises qui contribuent aux cultures numériques.

- Une trentaine de startups.
- Des ateliers de « coding », « gaming », de robotique…
- Un fablab.
- Un programme de rencontres pour découvrir l'écosystème numérique au Liban.

Bande dessinée

Berlin-Bâmian : double récit à quatre mains

Certains des habitués du Salon du livre de Beyrouth ont peut-être assisté, sans le savoir, à la genèse de l'album *Prendre refuge*, paru il y a quelques semaines aux éditions Casterman. C'était il y a trois ans. Mathias Énard était au Liban pour présenter son roman *Boussole*. Zeina Abirached, quant à elle, présentait son album *Le Piano oriental*, récit familial, dense et tendre. Autour du piano en question, permettant de jouer les quart de tons de la musique arabe et déplacé pour l'occasion, Mathias Énard et Zeina Abirached avaient bavardé en public et lu des extraits de leurs œuvres. Leur complicité était palpable. Une amitié était née et avec elle l'inévitable germe d'une collaboration future.


D.R.

Le résultat de cette collaboration est aujourd'hui entre nos mains.

Prendre refuge est un double récit. Celui d'abord de Karsten et Neyla, en 2015. Karsten est berlinois, Neyla syrienne. Comme des milliers de ses compatriotes pris dans le piège d'une guerre interminable, elle a trouvé refuge en Allemagne. Entre le jeune homme ancré à Berlin et la jeune femme déracinée qui s'y retrouve malgré elle, un amour naîtra.

Mais c'est aussi le récit, inspiré de faits réels, d'Annemarie Schwarzenbach et Ria Hackin, deux archéologues qui explorèrent ensemble le site de Bâmian en Afghanistan, dont les immenses statues de Bouddha abritèrent leur amour naissant, caché et avoué du bout des lèvres et des mains.

Romancier à l'écriture dense, Mathias Énard a réussi la transition vers ce nouveau médium qu'est la bande dessinée, misant sur un récit économe en actions pour mieux prendre racine dans ses personnages et la complexité de leurs liens. L'une des trouvailles les plus attachantes du récit est peut-être la manière dont Neyla s'exprime, dans un allemand certes maladroit, fait de mots excessifs dans leur portée, littéraires malgré eux, piochés approximativement dans son répertoire d'apprenante, assemblés dans une grammaire étrange, mais qui finissent malgré tout par sonner comme des évidences. Presque des poèmes.

Zeina Abirached, ajoutant au dessin une casquette de co-scénariste, s'est appropriée le récit, et l'a retranscrit dans sa langue, celle du dessin mêlé de graphisme, celle des sons, des odeurs et de la musique traduits en motifs graphiques, agencés, répétés, et qui structurent ses planches. Poussée par le récit de Mathias Énard, elle explore également des territoires auxquels elle nous avait peu habitués, notamment ces grands paysages rocheux abritant les Bouddhas de Bâmian qui s'étendent en couverture.

Quand on sait que ces Bouddhas, en 2001, furent à leur tour détruits en grandes pompes par les Talibans, c'est l'idée-même d'un refuge impérissable qui s'effondre.

Les refuges sont mouvants. Il faut savoir les préserver.

Ralph Doumit

PRENDRE REFUGE de Zeina Abirached et Mathias Énard, *éditions Noir et Blanc, 2018 344 p.*

Zeina Abirached au Salon :
Rencontre autour de *Prendre refuge* animée par Georgia Makhlouf, le 7 novembre à 19h (salle 2 – Aimé Césaire)/ Signature à 20h (Antoine).

Publicité

25e salon du livre francophone de Beyrouth
3 - 11 novembre 2018
BIEL - Tahwita / Furn El Chebbak

Rencontres /signatures
Stand Antoine

Sophie Rigal-Goulard - Fanny Gauvin
Christophe Boltanski - Zeina Abi Rached - Raphael Toriel
Alain Mabanokou - Alexandre Najjar - Elie Hantouche
Françoise Rogier - Michel Collon - Karim Rhayem
Nour Salame - Clémence Cottard Hachem - Mark Doumit
Laurent Gaudé - Marc Atallah - Karim Kattan
Scholastique Mukasonga - Christophe Ono-Dit-Biot
Fadi Comair - Simon Joseph Najm - Katia Ghosn
Nadine Khorassandjian - Aya Mcheimeche
Armand Phares - Fady Stéphan - Nabil Naaman
Sébastien Spitzer - Maha Nammour - Marie Vincent
Jinane Milelli - Sarah Chardonnens - Pierre Gannage
Nayla Tabbara - Ana Rahal - Mirine Abi Chaker Maalouf
Caroline Torbey - Renée Thomas - Frida Debbané
Jean-Claude Antakli - Didier Dufresne - Tania Ingea
Semaan Kfoury - Stéphanie Nassif - Nabil Mallat
Lina Zakhour - Dédé Hourani - Sofia Amara
Alexandra Badea

A. Antoine
Librairie Antoine
Depuis 1933
Retrouvez le programme détaillé sur www.antoineonline.com

Regards arabes pluriels

Si les pays arabes avaient jusque-là connu des parcours individuels marquants d'auteurs de bandes dessinées, il semble évident aujourd'hui qu'un mouvement collectif a pris consistance le long de cette dernière décennie, duquel émerge ce qui a toutes les allures d'une génération.

Le recueil d'histoires courtes, *Short : La Nouvelle bande dessinée arabe*, compilation d'histoires courtes en bande dessinée, coédition Actes Sud-Sindbad-L'Orient des Livres, en témoigne avec force.

> Les histoires sont ancrées dans une réalité locale.

Si le lecteur libanais y retrouvera des pages d'auteurs familiers tels Mazen Kerbaj (dont un émouvant et malicieux travail à quatre mains en collaboration avec sa mère Laure Ghorayeb), et des auteurs issus du collectif *Samandal* (Raphaelle Macaron, Joseph Kai, Ghadi Ghosn et Lena Merhej), il aura également l'occasion de constater que cette effervescence trouve son pendant dans les pays voisins.

Car l'ouvrage a le double mérite de dresser un panorama large de la nouvelle scène de la bande dessinée, du Liban à l'Égypte en passant par la Syrie, l'Irak, la Jordanie, le Maroc ou l'Algérie, et de l'inscrire dans une histoire, en mêlant ses productions à celles des auteurs qui, en porteurs de lanterne, avaient quelques décennies plus tôt ouvert la voie.

Résolument portées vers des thématiques sociales, les histoires compilées sur plus de 200 pages sont ancrées dans une réalité locale qui les déteint jusqu'aux récits les plus personnels relevant de l'intime.

Plus que de dresser un bilan, *Short* est, au même titre que l'exposition autour de la bande dessinée arabe présentée à la Cité internationale de la bande dessinée d'Angoulême, une mise en lumière qui doit servir de tremplin pour accompagner la pérennisation de véritables scènes de la bande dessinée en pays arabes.

Le lecteur curieux, découvrant dans *Short* la richesse des auteurs présentés, aura à l'esprit que l'existence-même de ce livre témoigne d'une volonté, d'un souffle et d'une énergie d'auteurs qui écrivent et dessinent sans relâche, dans des pays où, pourtant, la professionnalisation de cette activité est loin d'aller de soi.

Ralph Doumit

SHORT : LA NOUVELLE BANDE DESSINÉE ARABE, *Actes Sud/L'Orient des Livres, 2018, 272 p.*

Short : La Nouvelle bande dessinée arabe au Salon :
Table ronde « Le printemps de la bande dessinée arabe » avec avec Mazen Kerbaj, Joseph Kai, Mohamad Kraytem, Nour Hifaoui, Ralph Doumit (mod.), le 9 novembre à 17h30 (salle 1- Antoine Sfeir / Signature à 18h30 (L'Orient des Livres).

Alexandra Badea : réparer la tristesse

Alexandra Badea est une auteure, metteure en scène et réalisatrice dont les pièces sont traduites en allemand, en anglais, en portugais et régulièrement montées par elle-même mais également par d'autres metteurs en scène. Elle a reçu de nombreuses récompenses, dont le Grand Prix de littérature dramatique 2013 pour sa pièce *Pulvérisés*. Son premier roman *Zone d'amour prioritaire*, paru en 2014, a fait l'objet d'une adaptation et d'une représentation au Festival d'Avignon. Elle a été nommée Chevalier des arts et des lettres en 2016. Ses livres sont tous publiés chez L'Arche éditeur. Elle est actuellement artiste associée au Théâtre de la Colline auprès de Wajdi Mouawad. C'est dire si pour elle, son séjour à Beyrouth, où elle animera un atelier d'écriture théâtrale, a du sens.

> « Avec Wajdi Mouawad, nous voulons parler de ce qui est urgent, brûlant. »

Vous êtes en ce moment artiste en compagnonnage au théâtre de la Colline. Comment la rencontre avec Wajdi Mouawad s'est-elle faite ? Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler ensemble ?
Il y a eu un de mes textes, *À la trace*, que la metteure en scène Anne Théron a souhaité mettre en scène en mai dernier à la Colline. Wajdi Mouawad l'a lu et il a voulu me rencontrer. Il savait que j'étais aussi metteure en scène et il m'a demandé pourquoi je ne montais plus mes propres textes. Je lui ai dit que le plateau me manquait et que je voulais reprendre ce travail, mais j'avais peur que la recherche de financements prenne trop de mon temps d'écriture. On a beaucoup échangé, je lui ai parlé de mes désirs de théâtre et il m'a proposé de produire ma prochaine création au Petit Théâtre de la Colline. Je pense qu'on a en commun l'intérêt pour les lieux où le politique détruit l'intime, le besoin de parler de ce qui nous semble nécessaire et urgent, la recherche d'une poétique aussi, d'un espace imaginaire. Et sans doute aussi le besoin d'une réconciliation avec le passé.

Diriez-vous que le théâtre de la Colline a une spécificité dans le paysage théâtral français ou parisien ?
C'est le seul théâtre national dédié aux écritures contemporaines. Pendant une période, cette mission a été un peu diluée mais aujourd'hui elle reprend tout son sens. Je pense aussi que depuis l'arrivée de Wajdi Mouawad c'est un théâtre qui questionne beaucoup la place du public, et le sens même du théâtre public. En deux ans les spectateurs ont changé, les gens de la salle ressemblent plus aux passants de la place Gambetta. Pendant le mois où on a joué *Points de non-retour* (*Thiaroye*), chaque soir on avait des jeunes qui venaient pour la première fois au théâtre et ça, ça nous portait énormément.

D.R.

Vos personnages, dans vos dernières créations, sont souvent en recherche d'identité. Leur mémoire est trouée. Ils cherchent à combler ces trous. Pourquoi ce motif revient-il si souvent dans votre travail ?
Je ne sais pas, je ne pourrais pas l'analyser, c'est un cycle. J'ose enfin aller plus loin dans les profondeurs de l'intime. Ça vient aussi des thématiques qui m'intéressent en ce moment. Je me suis plongée dans les blessures de l'Histoire et dans ces blessures il y a beaucoup de destins brisés, d'êtres abîmés, d'amours détruites, de familles séparées. Je rencontre beaucoup de gens avec des histoires de ce genre, je sens la tristesse dans leurs regards et aussi le besoin de comprendre, de chercher ce qui se trouve à l'origine de cette tristesse, de réparer tout ça.

Vous écrivez beaucoup pour le théâtre, mais vous avez aussi écrit un roman. Et dans une de vos créations récentes, vous aviez fait le pari d'écrire en direct, sur scène. Comment ces différents modes d'écriture se ressemblent et se différentient-ils ?
Le roman est une plongée au fond de l'océan qui peut prendre plusieurs années. Dans cette écriture je me sens plus libre. C'est une écriture en tête-à-tête avec un seul lecteur. On parle à une seule personne et on peut prendre le temps de tout lui dire. Savoir que cette personne peut fermer le livre à n'importe quel moment donne une grande liberté. Au théâtre je me sens beaucoup plus responsable. J'ai cette obsession de dégager l'écoute, de concentrer l'attention du spectateur, de dire l'essentiel, de ne pas lui prendre deux heures de sa vie pour rien. C'est une écriture plus nerveuse, plus rythmée, plus conflictuelle. Injecter de l'écriture en direct va dans ce sens-là. J'avais envie de pouvoir changer de rythme et de pensée à n'importe quel moment, de concilier quelque part l'écriture théâtrale avec l'écriture poétique ou romanesque. J'avais aussi envie de montrer qui parle et d'où on parle. C'est une Européenne qui est née loin de la France qui écrit cette fiction. Et ça reste une fiction qui se construit au présent sous le regard des spectateurs, même si elle part d'un événement historique. Je ne parle pas au nom de quelqu'un d'autre, c'est mon imaginaire qui parle et cet imaginaire est nourri par ma propre histoire.

Vous allez animer un atelier d'écriture organisé par l'association Kitabat. Quelle est votre philosophie d'animation ? Quels objectifs assignez-vous à ce type de démarche ?
J'ai envie de déclencher la parole, le débat, de faire prendre conscience aux participants de ce qu'ils ont vraiment envie d'écrire. Ce qui leur est vraiment indispensable d'exprimer. J'ai envie qu'ils trouvent leur propre forme, leurs propres instruments, leur propre manière de travailler. On va beaucoup parler de dramaturgie, de construction, de ce qu'on décide de raconter et comment on le fait. Écrire ce n'est pas si difficile, ce qui prend plus de temps c'est la réflexion préalable, la documentation, l'articulation de l'histoire et des personnages. Il n'y a pas un ensemble de règles unique, chacun doit se construire ses propres règles à l'intérieur de son dispositif d'écriture.

C'est votre premier séjour à Beyrouth : des craintes ? Des désirs particuliers ?
J'ai envie de rencontrer des gens, d'écouter leurs histoires, de voir comment les artistes libanais créent, d'échanger avec eux, de pouvoir flâner dans les rues, de me laisser surprendre. J'ai surtout peur que le temps soit trop court pour faire tout ce dont j'ai envie.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

Alexandra Badea au Salon :
Débat « Écrire et faire écrire pour le théâtre », le 11 novembre à 17h30 (salle 2 – Aimé Césaire).

Stanislas Nordey, à l'écoute du texte

Au sein du monde du théâtre, Stanislas Nordey occupe une place singulière. Fils de la comédienne Véronique Nordey et du cinéaste Jean-Pierre Mocky, il commence très tôt une vie dédiée à l'art dramatique. Encouragé par sa mère à devenir comédien, il créé avec elle une compagnie, dès l'âge de 22 ans. Artiste associé au Théâtre des Amandiers, codirecteur du Centre dramatique national de Saint-Denis, il est directeur du Théâtre national de Strasbourg. Acteur, il est depuis ses débuts l'auteur de mises en scène de référence dans l'histoire du théâtre contemporain français, mais également dans celle de l'opéra.

> Demeurer au plus près du réel, privilégier les textes des dramaturges contemporains et les mettre à la portée des spectateurs.

L'un des partis-pris esthétique aussi bien que politique de Stanislas Nordey consiste à demeurer au plus près du réel, à privilégier les textes des dramaturges contemporains et à mettre ces derniers à la portée des spectateurs, dans une rupture volontaire et affichée avec le répertoire classique. La prédilection de Nordey va le plus souvent aux œuvres minimalistes, ou « *trouées* », comme il le revendique souvent, dans lesquelles les non-dits ou les silences sont porteurs de plus de sens encore que ce qui est proféré et permettent une plus grande résonance scénique. C'est ainsi que Nordey a mis en scène Jean-Luc Lagarce, Fausto Paravidino, Falk Richter ou Christophe Pellet, sans compter Pier Paolo Pasolini dont la modernité n'est jamais complètement épuisée. Ce qui n'empêche pas le réalisateur d'affronter d'autres sortes de pièces, plus touffues, telle *Incendies* de Wajdi Mouawad, pour laquelle il a adopté des stratagèmes de mise en scène quasi brechtiens.

Le désir de rupture affiché par Stanislas Nordey avec le répertoire classique est motivé par une vision singulière du rôle des différents « *pôles* » de l'art dramatique.

© Claude Truong Ngoc

Là où certains, tout le long de l'histoire du théâtre, ont voulu donner la prééminence absolue au metteur en scène ou aux acteurs, Nordey insiste sur la nécessité d'être essentiellement au service du travail de l'auteur, faisant montre d'une forte réticence devant la projection sur les textes des préoccupations esthétiques ou politiques des metteurs en scène. Nordey va jusqu'à réclamer parfois l'effacement de ces derniers derrière la voix des auteurs, de manière radicalement inverse par exemple à la soumission, prônée par Antonin Artaud, de l'auteur et du comédien au metteur en scène. Chez Nordey, c'est une écoute attentive du texte qui est à chaque fois offerte au spectateur à travers des réalisations sobres mais d'autant plus puissantes qu'elles laissent la parole devenir corps et scène. Mais cette prédilection militante pour les contemporains n'empêche pas Stanislas Nordey de faire entendre, à travers la voix des modernes, celle des anciens qui y parlent simultanément, notamment les auteurs antiques auxquels des créateurs qu'il aime passionnément, comme Mouawad ou Pasolini, font écho. Parce que finalement, tous les grands textes de toutes les époques sont politiques et nous concernent toujours immédiatement, comme le théâtre lui-même en son essence, ce que Nordey montre parfaitement dans son travail.

Charif MAJDALANI

Stanislas Nordey au Salon :
Lecture d'extraits de *Qui a tué mon père* d'Édouard Louis, le 4 novembre à 16h15 (Espace Géode)/ Débat « La dramaturgie contemporaine » avec Roger Assaf, le 4 novembre à 17h (Espace Géode).

Prix

Comme chaque année, le salon est l'occasion de décerner de nombreux prix :
- Prix des jeunes critiques libanais
- Prix littéraire des lycéens du Liban
- Prix Phénix de littérature
- Prix littéraire Ziryab
- Prix bande-annonce littéraire - Sélection Prix Goncourt
- Choix Goncourt de l'Orient :
Ne ratez pas le grand rendez-vous annuel de la jeunesse étudiante de l'Orient autour de la littérature francophone, en présence cette année de Tahar Ben Jelloun et Véronique Olmi le vendredi 9 novembre. Véronique Olmi, lauréate du Choix Goncourt de l'Orient 2017 pour *Bakhita* recevra son prix le samedi 10 novembre : la traduction de l'œuvre en langue arabe publiée chez Dar Al Moualef et le recueil littéraire autour de son œuvre réalisé par les étudiants, publié chez Noir Blanc etc. Plus de 30 universités de 12 pays du Moyen-Orient (Arabie Saoudite, Djibouti, Égypte, Émirats arabes unis, Ethiopie, Irak, Iran, Jordanie, Liban, Palestine, Syrie et Soudan) prendront part au jury présidé cette année par la romancière libanaise Salma Kojok.

Le prix Ziryab entre saveurs, littérature et musique

Présent au Salon du livre comme chaque année depuis sa création, le prix Ziryab, une distinction dotée de 5000 € que Noha Baz crée en 2014 et qui a pour vocation de consacrer les meilleurs « *livres gastronomiques francophones qui racontent une belle histoire de tradition ou de transmission* », offre dans son édition 2018 une programmation variée avec un accent sur le champagne, le thé, le chocolat, le miel et le thym, ainsi que des ateliers pour enfants. Le prix, doublé d'un « Grand prix du jury », sera attribué cette année dans le cadre d'un dîner (sur invitation) au musée Mim, animé par un récital de musique soufi donné par l'ensemble Kudsi Erguner, parce que Ziryab, astronome et gastronome, comptait aussi parmi ses innombrables talents celui de musicien.

D.R.

Fifi ABOU DIB

Hommage

Emily Nasrallah : la conteuse qui nous fait parler

Longtemps j'ai pensé mettre en scène une fiction d'Emily Nasrallah. J'avais pris le petit-déjeuner avec elle quelques mois après son retour d'Allemagne où elle avait reçu la Médaille Goethe (mars 2017). Elle était souriante, gourmande, calme et j'étais repartie rassurée.

Et puis, comme toujours, la mort nous surprend.

Maintenant qu'elle était partie, notre rendez-vous sera raté à jamais et soudain l'urgence de travailler sur un de ces textes est devenue inéluctable.

J'ai passé l'été à lire les livres d'Emily Nasrallah. Et puis il m'a semblé nécessaire de commencer par le commencement. Je mets donc en scène *Les Oiseaux de septembre*.

J'avais une petite appréhension en indiquant à mes étudiants universitaires que le livre choisi pour ce semestre serait celui d'Emily Nasrallah. Je savais pertinemment que ce texte avait été adopté par plusieurs programmes scolaires. Mais la plupart de mes étudiants/comédiens n'en gardaient qu'un souvenir vague et surtout le goût amer des heures d'études d'arabe marquées par des aiguilles d'horloge murale figées ou qui ne se déplacent qu'au ralenti.

Une semaine plus tard, le jugement est tombé. Ils sont rentrés en cours précipitamment et enthousiastes. *Les Oiseaux de septembre* les avaient bouleversés,

D.R.

émus, étonnés. Ils redécouvraient le livre. Ils disaient être passés à côté de quelque chose lors de leur première lecture scolaire.
Ils étaient passés à côté de quoi ? Les histoires d'amour ! Bien sûr. Ils ne s'en souvenaient pas ! Ils ne comprenaient pas pourquoi Fawwaz – fou de rage et ivre de douleur, mais aussi d'arak – avait tué Maryam qu'il aime. Ou encore l'histoire de Najla qui sait qu'elle ne pourra pas épouser le jeune homme qu'elle aime : il est d'une autre religion. Et puis les images de l'émigration les touchaient profondément. C'est l'histoire de leurs pères, de leurs grands frères ou de leurs cousins. Ils savent aussi que cette histoire peut devenir la leur. Chacun de nous a une déchirure à raconter. Nous vivons tous avec une absence au cœur.

En décortiquant le livre d'Emily Nasrallah, nous nous sommes rendus compte non pas que cette écrivaine est notre contemporaine et qu'elle parle de nous – ceci est banal. Il nous a semblé plus précieux que *Les Oiseaux de septembre* nous donne envie de parler de nous-mêmes, nous donne envie de fouiller nos mémoires, nous donne envie de raconter nos histoires.

C'est cela l'exceptionnel chez Emily Nasrallah.

Lina ABYAD

Hommage à Emily Nasrallah au Salon :
avec Nadine Touma, Lina Abyad et Maha Nasrallah, le 8 novembre à 17h (salle Nadine Labaki).

Les activités de l'AEFE-MLF

L'AEFE et la MLF, qui ont leur stand commun au Salon, proposent aux élèves des écoles membres de leur réseau de belles rencontres avec différents auteurs francophones, dont Francois-Henri Désérable, Valerie Cachard, François Beaune, Arnaud Maisetti, Hala Moughanié et Caroline Torbey.
Le programme complet des activités proposées est disponible sur le site : www.aefe-proche-orient.net

Tous les numéros de **L'Orient Littéraire** sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

La battante Scholastique Mukasonga

Scholastique Mukasonga, prix Renaudot 2012, revient encore et toujours à son histoire douloureuse, dans un récit sensible, pittoresque, et même parfois drôle.

Scholastique Mukasonga est née au Rwanda, en 1956, dans une modeste famille de la province, plutôt fertile, de Gikongoro. Mais, dès 1960, parce qu'ils étaient tutsis, ils ont été déportés, par les hutus au pouvoir, dans la région, pauvre, presque insalubre, du Bugeseru, dans les collines de Nyamata. C'est là qu'elle est revenue, bien plus tard, notamment en 2014, en pèlerinage, pour assister à des commémorations officielles et témoigner devant les élèves de l'école où elle avait elle-même étudié.

Vingt ans après que sa famille – trente-sept personnes en tout dont sa mère, Stefania, son frère aîné Antoine et les siens – a été massacrée à Gitagata. « *Pour eux, pas de tombes* », écrit-elle à la fin de son livre. Leurs restes ont été transportés dans l'église du village, transformée en mémorial. Elle n'a pas osé se rendre jusque dans les catacombes, préférant rechercher la trace de la petite échoppe que son père, Cosmas, qu'elle compare à Gandhi, tant pour l'allure que pour la haute tenue morale, possédait au marché du village. Il n'en reste rien, qu'un avocatier où elle se souvient avoir joué, petite fille. Sinon, elle a du mal à se reconnaître dans le Rwanda d'aujourd'hui, qui voudrait tant ressembler à « *un petit Singapour* », où les femmes tiennent le haut du pavé, et les jeunes ne pensent qu'à faire des études, réussir économiquement. « *Ça, c'est le nouveau Rwanda, mama !* », lui explique en riant son guide, le gentil Faustin. « *A-t-on déjà oublié le génocide ?* », se demande l'écrivain rescapé. « *Et est-on déjà au-delà de la réconciliation ?* » Tous les pays qui ont été ravagés par la guerre civile, comme le Cambodge, ou bien sûr le Liban, peuvent se poser la question.

C'est grâce à son père, qui l'a poussée énergiquement à faire des études, que Scholastique Mukasonga est encore en vie aujourd'hui. Plutôt douée, très tôt elle s'est orientée vers un diplôme d'assistante sociale, afin de travailler auprès des paysannes, misérables, de Nyamata. Ça n'a pas été sans mal, les autorités lui mettant des bâtons dans les roues, et son caractère bien trempé se rebellant face aux religieux qui tenaient

D.R.

l'enseignement. Elle leur reproche encore leur hypocrisie, leur autoritarisme. Enfin, elle est admise dans son école d'assistantes sociales. Mais elle ne pourra y étudier qu'un an et demi. En 1973, à cause d'un pogrom visant les tutsis, déjà, elle est chassée, et doit s'enfuir, se réfugiant à Bujumbura, capitale du Burundi voisin. Elle y restera jusqu'en 1986, exilée obtenant enfin son précieux diplôme d'assistante sociale, puis travaillant pour l'Unicef, ou la Banque mondiale.

Dernière étape de ses errances, Scholastique arrive en France en 1992. Au terme d'une lutte épique, elle est admise à préparer son examen d'entrée dans un institut de formation professionnelle, le réussit, et peut redevenir apprentie assistante sociale, à 40 ans.

Plus tard, elle racontera tout ça dans ses livres, depuis *Inyenzi ou les cafards* (Gallimard, 2006), « *c'est par ce nom que les hutus désignaient les tutsis* », souvent terribles, mais jamais larmoyants. Romans et nouvelles se succèdent, jusqu'à *Notre-Dame du Nil* (Gallimard, 2012), qui lui apporte la consécration en décrochant le prestigieux prix Renaudot.

Scholastique Mukasonga n'a pas changé pour autant, toujours fidèle à elle-même, à ses fondamentaux, à ses valeurs humanistes. Si aujourd'hui dans *Un si beau diplôme !*, elle se raconte à nouveau, c'est d'une façon plus directe, souvent pittoresque, parfois drôle. En écrivain, avant toute chose.

Jean-Claude PERRIER

UN SI BEAU DIPLÔME ! de Scholastique Mukasonga, *Gallimard, 2018, 184 p.*

Scholastique Mukasonga au Salon :
Grand entretien avec Georgia Makhlouf, le 4 novembre à 17h30 (Agora)/ Signature à 18h30 (Antoine).

L'œuvre ouverte d'Élias Khoury

« *La littérature arabe ne peut se permettre le luxe de l'art pour l'art* », affirme Katia Ghosn dans la conclusion de son livre *Élias Khoury : de l'engagement au postmodernisme*.

Maître de conférences en littérature arabe contemporaine à l'université Paris VIII, elle a déjà dirigé un ouvrage collectif sur Rachid el-Daïf, paru en 2016. Sa récente étude sur Khoury, aussi dense que passionnante, examine l'œuvre romanesque de cette autre grande figure de la littérature libanaise contemporaine, et tente de résoudre ce paradoxe : comment une écriture qui se veut littéraire, peut-elle concilier ces deux tendances contradictoires que sont, d'une part, l'engagement politique et, d'autre part, une expérimentation formelle poussée à l'extrême et dont les éléments distinctifs sont la narration éclatée, l'interrogation métafictionnelle, la multiplicité des points de vue et la déconstruction de l'autorité narrative – des caractéristiques qu'on subsume généralement sous le terme de « postmodernisme » ?

> La guerre civile a eu un impact direct sur le contenu des romans de Khoury.

S'appuyant sur des analyses d'Edward Saïd et de Khoury lui-même, Katia Ghosn soutient que le roman libanais contemporain ne peut « *se désengager du politique* ». Comment le pourrait-il, puisqu'il est le produit de la guerre civile ? En effet, c'est durant cette période que des romanciers comme Khoury, Hoda Barakat ou Rachid el-Daïf ont publié leurs premières œuvres, en nette rupture avec le roman de la génération précédente. De surcroît, la guerre est un thème qui traverse la plupart de leurs écrits, même ceux parus après 1990.

Toutefois, Ghosn propose d'inclure ce roman de la guerre civile dans une catégorie plus étendue : la « *littérature d'après 60* », qui comprend une grande part de la production romanesque arabe parue après la défaite de 1967. Comme conséquence de cette débâcle militaire et politique, le rêve de voir s'établir une unité arabe s'est écroulé et l'espoir de se relever de la *Nakba* a été presque anéanti. Cette désillusion

D.R.

amère a participé « *de l'émergence de nouvelles formes d'écriture* ».

Ce contexte sociopolitique arabe, ainsi que la guerre civile, ont eu un impact direct non seulement sur le contenu des romans de Khoury, mais sur leur forme-même. Chez ce dernier, le narrateur, si proche de l'auteur, se trouve souvent dans l'impossibilité de raconter une histoire cohérente, bien structurée. Ghosn voit dans cet éparpillement du récit le reflet d'un « *contexte politique instable et angoissant* » qui égare le « *narrateur dans sa tentative de reconstituer une histoire crédible et achevée* ». Cela fait du roman de Khoury une « *œuvre ouverte* » (terme emprunté à Umberto Eco) où le narrateur, sceptique quant à sa capacité d'atteindre une vérité objective, imbrique les récits les uns dans les autres, ne finit jamais l'histoire qu'il raconte, hésite et la recommence fréquemment, la commente, en donne plusieurs versions, s'éclipse pour un moment en laissant la parole à d'autres personnages… Ce sont là des techniques narratives propres au roman postmoderne, qui opère une déconstruction des valeurs de la société et déploie souvent un certain cynisme vis-à-vis de l'engagement politique. Or Khoury est un écrivain engagé ; il est vrai qu'il n'a jamais écrit de roman à thèse, mais toute son œuvre est néanmoins sous-tendue par un idéal (ou rêve) de justice.

Ghosn se demande alors si nous pouvons « *parler* (…), *sans nous contredire, de postmodernisme chez Khoury* ». Sa réponse est affirmative, à condition d'élargir ce concept pour laisser « *cohabiter les contraires* ». Cet élargissement aurait une grande valeur heuristique pour la critique littéraire, lui permettant de lier le roman arabe à un contexte littéraire et culturel plus global, tout en lui gardant sa spécificité.
Enfin, notons qu'une fois fermé le livre de Ghosn, la meilleure lecture à entreprendre serait celle du dernier roman de Khoury, *Les Enfants du ghetto. Je m'appelle Adam*, dont la traduction française a paru en février. L'auteur y revient à la tragédie palestinienne, la *Nakba* ; mais contrairement à ce qu'il avait entrepris avec *La Porte du soleil*, il s'intéresse cette fois-ci au sort de ceux qui sont restés en territoire ennemi, tout en se posant cette question qui traverse le livre de part en part : comment raconter des horreurs dont les victimes ont choisi le silence ?

Tarek ABI SAMRA

ÉLIAS KHOURY : DE L'ENGAGEMENT AU POSTMODERNISME de Katia Ghosn, *Demopolis, 2018, 220 p.*

LES ENFANTS DU GHETTO. JE M'APPELLE ADAM d'Élias Khoury, traduit de l'arabe par Rania Samara, *Actes Sud/L'Orient des livres, 2018, 368 p.*

Élias Khoury et Katia Ghosn au Salon :
Rencontre « Élias Khoury : la littérature de l'engagement », le 5 novembre à 19h (salle 2 – Aimé Césaire)/ avec Leila Shahid et Katia Ghosn.
Signature de *Les Enfants du ghetto* à 20h (L'Orient des Livres)/ Signature de *Élias Khoury : de l'engagement au postmodernisme* à 20h (Antoine).

Genèse d'un loup-garou

D.R.

Il est impossible de lâcher cet ouvrage dès la première page. Il se lit avec passion, comme un roman. À certains moments, on croirait se trouver face à une œuvre de fiction qui cherche, avec un style d'une exquise légèreté, à nous montrer combien la banalité du mal est de l'ordre du quotidien. Ce quotidien est celui d'un gamin insignifiant de Samarra en Irak, Ibrahim al-Badri mieux connu comme Abou-Bakr al-Baghdadi. Sofia Amara nous donne à découvrir, avec un grand professionnalisme, un individu banal, que rien dans sa biographie ne prédestinait à devenir ce paradigme de la terreur qu'est le calife autoproclamé de l'État Islamique, coupable des pires horreurs : génocides, actes de terreur, sévices sexuels, etc.

Comment émerge le loup-garou tapi au fond de l'homme ordinaire ? La réponse est consignée dans les 288 pages du livre de Sofia Amara qui dresse un portrait dépassant en noirceur ceux des héros des grands auteurs du genre. Son récit est reconstitué suite à de multiples enquêtes minutieuses sur le terrain. Nous découvrons ainsi Omar, un ancien camarade d'école qui le décrit comme bon vivant, gentil, affable, ayant un talent inné de leader. Ibrahim est un grand champion de football surnommé le « *Maradona de Tobji* », banlieue populaire de Bagdad. Né dans une famille sunnite pauvre, le petit Ibrahim ne pourra pas devenir avocat comme il l'aurait souhaité. La médiocrité de son bilan scolaire ne lui ouvrit pas les portes de l'université. Il ne pourra pas non plus faire carrière dans l'armée à cause de sa myopie. Il se tourna alors vers les études religieuses. Sa mère, une femme pieuse, a eu beaucoup d'influence dans son éducation spirituelle. Le « calife » gardait précieusement son portrait sur lui. Le lien d'idolâtrie à la mère ainsi que les relations avec les femmes sont une des clés de la compréhension du futur « monstre ». On est frappé par l'asymétrie entre le lien quasi-idolâtre à la mère et les relations envers les femmes, comme les sévices qu'il fait subir aux esclaves sexuelles, notamment « yezidies ».

Ce terrain psychologique aurait facilité l'influence de facteurs sociopolitiques spécifiques dans la métamorphose d'Ibrahim qui, à la surprise de ses amis, se replie progressivement sur lui-même en se radicalisant. Trois paramètres sont finement disséqués par Sofia Amara dans ce processus : le soutien d'Ibrahim à Saddam Hussein ; sa détention dans la prison d'Abu-Ghraib par les américains après le démantèlement de l'Irak de Saddam ; mais également l'influence directe du régime syrien de Bachar el-Assad et de sa stratégie à l'égard des islamistes, les réprimant et les favorisant à la fois. Si le camp de Bucca en Irak est vu comme une véritable académie de la radicalisation sous l'œil des geôliers américains, l'effroyable prison de Sednaya en Syrie est présentée comme le haut-lieu du gotha du terrorisme jihadiste. Sofia Amara n'hésite pas à affirmer que cette antichambre de l'enfer est largement contrôlée par les salafistes les plus radicaux qui y sont détenus par le régime syrien. Le témoignage d'anciens détenus est ici précieux.

Baghdadi. Calife de la terreur est un ouvrage fascinant et incontournable pour qui veut comprendre le terrorisme jihadiste, à la fois dans sa banalité de courant nihiliste mais aussi comme instrument stratégique effroyable entre les mains de plus d'un pouvoir politique.

Antoine COURBAN

BAGHDADI. CALIFE DE LA TERREUR de Sofia Amara, *Stock, 2018, 288 p.*

Sofia Amara au Salon :
Rencontre autour de *Baghdadi. Calife de la terreur* animée par Antoine Courban, le 11 novembre à 16h (salle 2- Aimé Césaire)/ Signature à 17h (Antoine).

Roman

Couronné de plusieurs prix dont « Le Choix Goncourt de l'Orient 2017 », *Bakhita* est un roman tumultueux et captivant, à forte teinte de spiritualité.

© M. Rosenthiel

Bakhita, l'esclave devenue sainte

Au cœur d'un chaos insoutenable d'esclavage, de torture, de viol, de guerre, de traversée du désert pour aboutir au silence d'un couvent et au généreux secours aux enfants et aux malades, rayonne la figure de Bakhita « la chanceuse ». Quelle dérision pour ce prénom porté par une petite fille du Darfour qui connaîtra toutes les horreurs et les revers avant de rencontrer la grâce de Dieu !

C'est ce destin au combat permanent, entre affranchissement, procès retentissant à Venise, prise de voile et tumulte des deux guerres mondiales et du fascisme que nous narre Véronique Olmi dans une fresque bigarrée, débordante de bruits et de fureurs.

Un livre passionnant de bout en bout. Et qui, d'une manière ou d'une autre, tout en dénonçant la turpitude humaine, illumine chacun.

Edgar DAVIDIAN

BAKHITA de Véronique Olmi, *Albin Michel, 2017, 454 p.*

Véronique Olmi au Salon :
Grand entretien avec Salma Kojok, suivi de la remise de la traduction en arabe de Bakhita, lauréat du Choix Goncourt de l'Orient 2017, le 10 novembre à 18h (stand collectif arabophone)/ Signature le 9 novembre à 17h (Stephan).

Questionnaire de Proust à

Nedim Gürsel

© Hélène de Pambrun

Né en Turquie en 1951, Nedim Gürsel est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, romans, nouvelles, récits de voyages et essais, écrits en turc ou en français. Lauréat de plusieurs prix littéraires dont le prix France-Turquie, il occupe une place primordiale dans la littérature de son pays et son œuvre est traduite dans de nombreuses langues. Il vit actuellement à Paris mais effectue de fréquents séjours en Turquie et dans d'autres pays européens. Il est directeur de recherche au CNRS et chargé de cours à l'Institut national des langues et civilisations orientales.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
La ténacité.

Votre qualité préférée chez un homme ?
Le courage.

Votre qualité préférée chez une femme ?
La sensualité.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
La convivialité.

Votre principal défaut ?
L'impatience.

Votre occupation préférée ?
L'écriture.

Votre rêve de bonheur ?
La Turquie libre et démocratique.

Quel serait votre plus grand malheur ?
La perte de mes enfants.

Ce que vous voudriez être ?
Celui que je suis.

Le pays où vous désireriez vivre ?
La France où je vis.

Votre couleur préférée ?
Le bleu.

La fleur que vous aimez ?
L'œillet.

L'oiseau que vous préférez ?
La cigogne.

Vos auteurs favoris en prose ?
Flaubert, Yaşar Kemal, Nikolai Gogol, Franz Kafka.

Vos poètes préférés ?
Nazim Hikmet, Yunus Emre, Apollinaire.

Vos héros dans la fiction ?
Raskolnikov, Joseph K, Emma Bovary.

Vos peintres favoris ?
Caravaggio, Giovanni Bellini, Fikret Mualla.

Vos héros dans la vie réelle ?
Ma mère.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
L'autorité.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Les « raïs » de toute sorte.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
Je n'admire aucun fait militaire sauf les guerres d'indépendance.

Comment aimeriez-vous mourir ?
Dans mon sommeil ou en faisant l'amour.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
La longévité.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
La fraude fiscale.

Votre devise ?
Liberté.

Nedim Gürsel au Salon :
Rencontre autour de *La Seconde Vie de Mahomet*, le 3 novembre à 16h (salle 1- Antoine Sfeir)/Signature à 17h (Virgin)/ Table ronde « Miroirs des Princes : ces fous qui nous gouvernent ? », le 4 novembre à 17h30 (salle 1- Antoine Sfeir).

Franck Mermier : écrire la guerre en Syrie et au Yémen

D.R.

Franck Mermier est anthropologue, directeur de recherches au CNRS et ancien directeur du Centre français d'études yéménites (Sanaa) et des études contemporaines à l'Institut français du Proche-Orient (Beyrouth).

Après *Les Villes divisées. Récits littéraires et cinématographiques*, un ouvrage qu'il a codirigé avec Véronique Bontemps et Stéphanie Schwerter (Septentrion, 2018), deux nouveaux livres sous sa direction (et sa traduction, en collaboration avec Marianne Babut et d'autres traducteurs) sont parus aux éditions Classiques Garnier à Paris.

> « On constate une volonté des citoyens de rendre compte des réalités par rapport à la propagande des régimes et de leurs relais. »

Quelles représentations ont les conflits syrien et yéménite en France, et pourquoi traduire et publier des écrits de ces deux pays ?

On peut dire que dans le cas syrien on a affaire à une surmédiatisation car la question syrienne est devenue internationale mettant en jeu des rapports de force régionaux et mondiaux, et soulevant des questions sur les réfugiés, les déplacements de populations, et sur les différentes interventions militaires. Le conflit au Yémen est quant à lui sous-médiatisé et n'apparaît le plus souvent que sous l'angle humanitaire (catastrophes, choléra, famine) sans traitement sérieux de ses enjeux politiques. Le public dispose donc de très peu d'éléments pour le comprendre. Par ailleurs dans les deux cas, on se réfère rarement aux écrivains, intellectuels et observateurs syriens et yéménites. C'est précisément pourquoi j'ai choisi de traduire et publier leurs écrits. En plus de donner accès au public francophone à leur pensée, les textes des deux livres essayent de rendre compte de la pluralité des situations et des configurations de ces conflits hybrides au cœur desquels les auteurs syriens et yéménites traduits vivent (ou vivaient). Ainsi, sont évoqués les phases de la révolution et de la guerre à travers la mise en exergue de plusieurs phénomènes saillants, tels que la montée des groupes jihadistes en Syrie, le rôle joué par les forces salafistes et le mouvement sudiste au Yémen, le siège d'Alep par le régime Assad, et les conditions de vie dans certaines régions ou villes comme Damas et Sanaa. Le choix des textes répondait à la volonté de représenter la multiplicité des contextes et des acteurs selon une chronologie subjacente et de rendre compte de la pluralité des styles et des manières de voir.

Qu'est-ce qui relie, à votre avis, les deux cas et leurs écrits ?

Ce qui les relie est surtout l'émergence d'une nouvelle écriture. On constate une volonté des citoyens de rendre compte des réalités par rapport à la propagande des régimes et de leurs relais. Yassin al-Haj Saleh a très bien analysé cela dans l'article qui inaugure le livre sur la Syrie.

Au Yémen, se sont développées des formes d'écritures qui font appel à la subjectivité, avec un style qui ne sacrifie pas le littéraire au profit du

D.R.

compte rendu. Il y a des textes puissants qui montrent comment des personnes qui utilisent le « je » nous permettent de rentrer dans le quotidien collectif des gens.

Dans les deux pays, les situations où la mort est omniprésente ont permis de transformer certaines personnes en écrivains qui font face à la violence et à l'injustice. Leur recours à la subjectivité est une forme de résistance à la langue et aux récits des pouvoirs.

Pensez-vous que cette écriture est apparue grâce aux révolutions arabes ?

La plupart des auteurs choisis ont participé aux révolutions et ont fait partie des mouvements ou des mouvances cherchant à défendre les libertés et séparer le politique du religieux et du militaire. Ils appartiennent aussi à cette vague de citoyens qui ont voulu documenter et témoigner. C'est un effet des révolutions arabes que de raconter le réel par tous les moyens : téléphones portables, réseaux sociaux, films, expressions artistiques, etc. Nous recevons cela en direct ou du moins directement. En revanche pour l'écriture c'est plus difficile et cela requiert du temps car il faut en passer par le processus souvent lent de la sélection des textes et de la traduction pour que le public ait accès à cette matière. Cette écriture est dans ce sens une création révolutionnaire qui instaure un régime de visibilité nouveau par rapport à ce que vivent les gens.

Est-ce que les femmes écrivaines ont rapporté un nouveau regard ?

Dans le cas syrien, les écrivaines choisies sont plutôt dans le registre du témoignage sensible, à partir de leurs expériences. Ce qui est le cas aussi de certains écrivains hommes. Donc il n'y a pas véritablement une différence de genre dans ce cas particulier. Dans le livre sur le Yémen, les femmes et les hommes figurent dans les deux registres, celui du témoignage et de l'analyse politique. C'est peut-être l'effet d'un choix arbitraire. Mais selon moi, il n'y a pas clairement de distinction de genre pour ce qui est du style de cette écriture.

Dans votre introduction du livre sur le Yémen, vous dites que la fiction est plus traduite que les sciences sociales. Comment expliquez-vous cela ?

La fiction domine le marché de la traduction en France et ailleurs. Elle a souvent une fonction documentaire. Les ouvrages arabes sont certes traduits pour leur valeur littéraire, mais encore plus pour leur importance documentaire. Ils donnent des éléments de connaissance précieux car dans plusieurs sociétés arabes il existe peu de publications d'anthropologie ou de sociologie. La fiction les remplace d'une certaine façon.

Mais n'y a-t-il pas un désintérêt subjectif des éditeurs occidentaux pour les sciences sociales au risque de véhiculer une réalité fantasmée par la littérature ?

La figure de l'écrivain comme porte-parole des sociétés arabes est dominante, le constat est indéniable. Souvent on préfère que les représentants d'un pays soient des écrivains romanciers plutôt que des chercheurs. Kamal Daoud de l'Algérie, Samar Yazbek de la Syrie et Alaa al-Aswani de l'Égypte en sont des exemples. La fiction est également privilégiée ailleurs que venant du monde arabe. C'est probablement pour des effets d'« exotisation ». Le sujet reste à analyser. Il est vrai aussi que, dans certains pays arabes, il existe peu de spécialistes de sciences sociales dont les œuvres aient percé à l'extérieur. D'autres préfèrent écrire directement en français et en anglais. La situation varie d'un pays à l'autre selon les possibilités d'enquête, le degré de censure et le statut de ce type de savoir à l'université et dans la société. En outre, les éditeurs rechignent à lancer des projets de traduction coûteux dans un contexte de réduction du marché de l'édition en sciences sociales.

Pour ma part, je considère dommage de ne pas entendre les voix des producteurs de connaissances de cette région qui ne sont pas auteurs de fiction, mais des observateurs de l'intérieur, des essayistes, des politistes et sociologues, voire de simples témoins que les circonstances ont transformés en auteurs. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai mis en place en 2007-2008 un projet de traduction de sciences sociales de l'arabe vers le français. Nous avons publié depuis *Ces Interdits qui nous hantent : islam, censure, orientalisme* de Sadek Jalal al-Azm, en 2008, et *Récits d'une Syrie oubliée* de Yassin Al-Haj Saleh, en 2015, et les deux ouvrages Yémen et Syrie qui viennent de paraître.

Propos recueillis par
Nadia Leïla AISSAOUI
et Ziad MAJED

ÉCRITS LIBRES DE SYRIE : DE LA RÉVOLUTION À LA GUERRE, sous la direction de Franck Mermier, *Classiques Garnier, 2018, 278 p.*

YÉMEN : ÉCRIRE LA GUERRE, sous la direction de Franck Mermier, *Classiques Garnier, 2018, 186 p.*

Franck Mermier au Salon :
Table ronde « La Guerre du Liban : le passé qui demeure », le 8 novembre à 17h30 (Agora)/ Débat « Trajectoires syriennes. Passé et présent d'une société ? », le 8 novembre à 19h (Agora)/ Débat « Lectures de la guerre au Yémen », le 9 novembre à 18h (salle 2- Aimé Césaire).

Essai

Samir Kassir : 1975-1982, premier acte de la guerre du Liban

Extraits de la préface riche, concise et dense qu'Ahmad Beydoun vient de donner à la nouvelle édition de *La Guerre du Liban* de Samir Kassir. Texte « *difficilement dépassable* ».

L'ouvrage de Samir Kassir couvre la première moitié de ce long conflit qui a duré quinze ans. Pour justifier cette halte, il dispose d'un moment de rupture dont l'évidence ne peut être discutée : celui de l'invasion israélienne du Liban en 1982 (…).

Cependant, Kassir bénéficiait déjà au moment où il rédigeait ce livre (d'abord une thèse soutenue en 1990 mais mise à jour en vue de sa publication en 1994) d'un recul suffisant pour rendre les images que lui renvoyaient les premières années du conflit bien plus lisibles que celles déroulées par les événements au moment où ils avaient lieu. La guerre paraissait alors bel et bien terminée, même si son spectre et surtout le dévoilement même de sa conclusion indécise, devaient continuer à informer de mille façons l'avenir. Plurielle et discontinue au point qu'on a pu y discerner plusieurs guerres, ses étapes successives n'en projetaient pas moins des lumières inédites, chacune sur les précédentes. D'où la possibilité, pour Samir Kassir, de produire, vers 1990, cette fresque difficilement dépassable des années 1975-1982. L'exposé dont ces années font l'objet est dûment introduit, d'ailleurs, aussi bien par le récit des développements qui en ont constitué le prologue que par un aperçu aussi concis que perspicace des traits structuraux qui, à la fois, ont partiellement constitué la matrice du conflit et en ont subi les effets.

> Cet ouvrage tient la promesse de s'en tenir à ce que son auteur appelle « les règles de l'Histoire »

Kassir disposait de sources, c'est-à-dire surtout, d'archives dont sa qualité de journaliste lui facilitait probablement l'accès, et de références livresques procédant de divers types d'approches : témoignages, histoires partielles, bilans divers (…). Loin d'ignorer les limites de ces références, son travail consiste en partie à opérer des recoupements explicites ou implicites entre telle et telle d'entre elles (…).

Ainsi reconstitue-t-il la trame d'une séquence de la guerre, qu'il trouve évidemment individualisée ou dont il contribue à faire ressortir l'individualité. Il ne néglige aucune des strates en présence qu'il s'agisse d'en montrer immédiatement l'enchevêtrement ou la hiérarchie ou de réserver un traitement à part à l'une d'entre elles (…). Car cet historien part d'une conception de l'histoire qui veut mettre à contribution tous les talents que son labeur lui a permis de développer : aussi bien son talent de journaliste déjà excellent connaisseur du terrain, que celui de politologue friand d'analyses stratégiques (…), ou encore celui d'observateur averti, exploitant à bon escient les rares travaux anthropologiques déjà publiés sur le Liban en guerre. (…) Ce sont, cependant, ses intuitions des mutations, générales ou localisées, qui scandent l'exposé (…).

Samir Kassir définit bien son projet. Il en esquisse bien élégamment l'orientation épistémologique, les partis pris méthodologiques, bref l'ambitieuse originalité. L'ouvrage tient vaillamment ces promesses divulguées dans son avant-propos. L'auteur dit vouloir élucider le « comment » de la guerre plutôt que de piétiner sur place en s'enlisant

D.R.

dans le « pourquoi », combien ressassé, du conflit. Il s'agit là d'un choix capital qui conditionnera bien d'autres. C'est aussi la voie la plus difficile. La recherche du « comment » suppose, en effet, la disposition à se fourvoyer dans une entreprise de reconstitution intégrale de la guerre (…).

Aussi, notre historien se déclare partisan de l'événement, ce qui équivaudrait, en principe, à privilégier la narration au détriment de l'analyse thématique ou de l'explication. Cependant, en définissant ses « *règles d'intelligibilité* », il prend toutes les précautions susceptibles de relativiser ce parti pris ou, plus exactement, de le pousser au plus haut niveau de complexité et de souci des nuances.

(…) L'effet le plus évident de ce choix qu'on peut qualifier de « *constructiviste* » est de rétablir l'« *explication* » dans tous ses droits. L'auteur parle d'« *une partie narrative* » et d'une autre « *analytique* ». En fait, ces deux parties ne sont que rarement distinctes. (…)

En optant pour une reconstitution du « comment » des procès examinés, notre historien loin de se dispenser de l'explication des faits, autrement dit de la mise en évidence d'enchaînements causaux, peut mettre en évidence, grâce précisément à son choix de départ, un type de causalité dûment assoupli et complexifié. Attentif aux « acteurs » autant sinon plus qu'aux « facteurs », Samir Kassir affiche, par-delà les préférences méthodologiques (toujours relatives) qu'il dit siennes, un refus viscéral des idéologies totalisantes de l'Histoire. (…)

S'agissant d'acteurs, Kassir relève les modifications de leurs positions respectives sur la scène (…) L'auteur souligne toutefois en divers endroits de son ouvrage cette espèce de transcendance que la guerre finit par acquérir par rapport aux acteurs et à leurs desseins. (…) Les belligérants libanais et palestiniens se retrouvent au milieu d'une guerre bien « autre » que celle qu'ils pensaient faire (…).

Invoquant le devoir civique de mémoire, Samir Kassir, citoyen du Liban d'origine syro-palestinienne, ne prétend pas se placer à distance égale des parties en s'efforçant d'observer une attitude de neutralité dans le conflit dont il tente de démêler l'écheveau. On le savait déjà très mobilisé pour les droits du peuple palestinien. On le savait également journaliste démocrate et homme de gauche. Il n'empêche que cet ouvrage tient la promesse de s'en tenir à ce que son auteur appelle « *les règles de l'Histoire* ». (…) Loin d'être retenu par ses sympathies de départ, notre historien étale, sans réserve aucune, mais sans rhétorique moralisante non plus, les aspects criminels qui furent communs à la pratique guerrière des deux parties (…) C'est d'« aplomb » qu'il faut parler pour rendre compte de cette tension que Samir Kassir arrive à maîtriser entre son positionnement personnel dans la guerre et la relation historique qu'il en fait. (…)

Samir Kassir est mort, le 2 juin 2005, à l'âge de 45 ans, victime d'un attentat à l'explosif dont les auteurs courent toujours. On peut le dire victime tardive de cette même « guerre du Liban » dont il ressentait bien l'inachèvement ou la mauvaise clôture. À défaut de justice (sera-t-elle rendue un jour ?), ce livre dont l'objet est la diabolique emprise que la guerre exerce sur le destin des hommes est aussi une riposte anticipée aux assassins et une revanche sur la guerre.

Ahmad BEYDOUN

LA GUERRE DE LIBAN : DE LA DISSENSION NATIONALE AU CONFLIT RÉGIONAL de Samir Kassir, *L'Orient des Livres/Actes Sud, 2018, 625 p.*

***La Guerre du Liban* de Samir Kassir au Salon :**
Table ronde « La Guerre du Liban : le passé qui demeure » avec Ziad Majed, Gisèle Khoury, Franck Mermier, Wissam Saadé et Michel Hajji-Georgiou, le 8 novembre à 17h30 (Agora)/ Lancement de la réédition de *La Guerre du Liban* de Samir Kassir à 18h30 (L'Orient des Livres).

Droit

Le Barreau de Beyrouth accueille Christiane Féral-Schuhl

D.R.

Le Barreau de Beyrouth, qui fêtera son centenaire l'an prochain, sera présent pour la 4e année consécutive et proposera sur son stand les parutions en français et en arabe des avocats libanais. Pour accompagner la thématique du Salon, la Commission francophone auprès du Barreau organise une conférence donnée par Me Féral-Schuhl, présidente du Conseil national des Barreaux de France (CNB), spécialiste du droit des nouvelles technologies et du droit de la propriété intellectuelle, ancien Bâtonnier de Paris, autour du thème : « Le droit à l'épreuve d'Internet » (samedi 3 novembre à 14h30, salle 2- Aimé Césaire). Me Feral-Schuhl signera ses ouvrages après la conférence en présence du Bâtonnier André Chidiac.

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.
Coordination générale : Hind Darwish
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani

Contributeurs : Zeina Abirached, Tarek abi Samra, Fifi abou Dib, Lina Abyad, Nadia Leila Aissaoui, Carole André-Dessornes, Véronique Aulagnon, Ahmad Beydoun, Antoine Boulad, Laurent Borderie, Antoine Courban, Edgar Davidian, Ralph Doumit, Lamia el Saad, William Irigoyen, Henry Laurens, Ziad Majed, Amal Makarem, Chibli Mallat, Jean-Claude Perrier, Blandine Yazbeck.
E-mail : lorientlitteraire@yahoo.com

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

Leyla Dakhli, une vision engagée

À Beyrouth, l'historienne tunisienne vient livrer son regard sur les bouleversements politiques et sociaux survenus dans le monde arabe depuis 2010. Elle appelle à en écrire un récit qui échappe à toute forme de normalisation politique.

Quel sera votre programme au Salon du livre ?
Je participerai notamment à une rencontre autour de la traduction d'un de mes livres *L'histoire du Proche-Orient contemporain* (Dar al-Farabi) et à une discussion sur le thème : « Révolutions arabes: destins communs, destins divers ».

La révolution s'est muée en guerre civile en Syrie. Le 17 avril, vous avez signé une tribune dans le quotidien français* Le Monde. « Pendant que les populations civiles sont massacrées, une partie de la communauté internationale regarde ailleurs », *écriviez-vous. Cette tendance s'est-elle confirmée ?
Largement oui puisque maintenant la « communauté internationale » s'installe en Syrie pour « *penser à la reconstruction* » sans même prendre le temps de panser les plaies, ni même de s'attarder sur les poursuites en cours pour traitements inhumains, violations des droits et crimes de toutes sortes qui visent et viseront le régime assadien. La communauté internationale, ici mise en faillite, n'a abouti qu'à internationaliser le conflit, à en aggraver encore la létalité, et à faire de la Syrie un nouveau morceau de territoire à se partager, comme l'Irak voisin.

Les intellectuels arabes peuvent-ils jouer un rôle en Syrie et dans d'autres pays qui ont connu des révolutions avortées ?
Les intellectuels arabes ne sont pas une entité homogène et il est difficile de les saisir ensemble, en particulier sur la question syrienne. Je ne parlerai ici que des intellectuels « de gauche », dont le camp a été particulièrement fracturé. La crise syrienne a révélé leurs divisions. Dans le contexte tendu des révolutions arabes et des restaurations autoritaires, les débats intellectuels arabes ont été traversés de fractures visibles. Beaucoup sont passés par l'interprétation de ce qui se passait en Syrie. Écouter ces débats, c'est en partie comprendre ce qui s'est joué ces dernières années en termes de décalage entre les aspirations à la liberté et la dignité et la fragilité immense des cadres intellectuels en place. Il n'est pas surprenant que les intellectuelles et les intellectuels arabes les plus installé(e)s subissent aussi violemment les effets de la crise. Ils et elles sont sommé(e)s de prendre position face à un monde difficile à reconnaître, et pour lequel il faudrait réinventer les catégories d'analyse (que faire de l'anti-impérialisme, comment comprendre

D.R.

l'émancipation féminine, peut-on lire la société proche-orientale hors des catégorisations identitaires, etc). Néanmoins, je ne serais pas si négative parce que je crois que certaines et certains ont inventé de nouvelles façon d'être un intellectuel dans le monde arabe, à travers de nouvelles formes d'expression artistiques ou journalistiques, sur de nouveaux supports. Les actions et prises de position de ces nouveaux collectifs font émerger une nouvelle voix intellectuelle, porteuse d'un projet d'émancipation, et aujourd'hui également face à un immense défi, celui de comprendre la défaite de la révolution syrienne. Les discussions les plus vives de ces dernières années vont devoir être reprises patiemment, et je pense qu'elles vont également permettre d'élaborer d'autres repères pour les luttes à venir. Ces laboratoires, je pense que nous nous devons d'y participer collectivement, de nous y engager avec nos terrains et nos expériences. Du côté de l'histoire, il s'agit par exemple de s'atteler à travailler sur ces expériences de contestation populaire et de collecter, d'interpréter et de livrer un récit des révolutions avant que tout ceci ne soit recouvert par les récits de la restauration et de la normalisation.

La France, malgré un lien historique évident à ce pays, a-t-elle aussi détourné le regard sur ce qui se passe depuis plus de sept ans en Syrie ?
Elle a eu une politique changeante pendant ces sept années, d'abord parce que le gouvernement a changé, mais aussi parce que, on le sait, la politique États-unienne n'a pas permis à la France de suivre la ligne qu'elle s'était fixée au début de la crise, sous François Hollande. Les principes énoncés alors, et les fameuses lignes rouges, se sont fracassés à partir du moment où Obama a refusé de mettre ses menaces à exécution. Les prises de position d'Emmanuel Macron sont quant à elles bien difficiles à suivre lorsqu'il tente dans un premier temps de rétablir la position de la France au sein de la coalition, puis se raidit sur des principes qu'il avait lui-même piétinés quelque temps auparavant. Le lien historique de la France avec la Syrie s'est considérablement compliqué depuis l'époque du Mandat. La guerre civile libanaise est passée par là, et bien d'autres épisodes de la Guerre froide. Aujourd'hui, les liens entre la France et la Syrie – je veux dire entre les États – sont faits de méfiance. La France a également échoué à assurer les Syriens – je veux dire les citoyens – de son soutien et de sa compréhension face à la violence massive qui s'est abattue sur eux. Cette frilosité a malheureusement peu à voir avec la politique culturelle ou même la diplomatie française, elle répond à des enjeux liés à la politique intérieure et à la politique sécuritaire notamment. Les populistes d'extrême droite ont depuis longtemps réussi à façonner notre appréhension des politiques d'accueil et de soutien en France et en Europe.

Propos recueillis par
William IRIGOYEN

HISTOIRE DU PROCHE-ORIENT CONTEMPORAIN de Leyla Dakhli, *La Découverte, 2015, 128 p.*

UNE GÉNÉRATION D'INTELLECTUELS ARABES, SYRIE ET LIBAN (1908-1940) de Leyla Dakhli, *Karthala, 2019, 360 p.*

Leyla Dakhli au Salon :
Rencontre autour de *Histoire du Proche-Orient contemporain*, le 9 novembre à 20h (stand collectif arabophone)/ Débat « Révolutions arabes : destins communs, destins divers », le 10 novembre à 19h (salle 2- Aimé Césaire)/ Signature à 20h (Orientale).

De la Syrie ottomane à l'oligarchie actuelle

Peut-on écrire aujourd'hui l'histoire de la Syrie moderne comme si de rien n'était ? Tout retour sur les développements en tous genres qui ont contribué à partir du XIXe siècle à la formation de l'actuelle entité syrienne ne peut s'empêcher de présenter en creux, au lecteur, les éléments de la déflagration de 2010 dont les péripéties tragiques sont toujours en cours. Même si l'ouvrage de Matthieu Rey veut s'arrêter à la veille du « printemps arabe » et malgré un petit épilogue qui remet la Syrie « *à la croisée des chemins* », il dessine un territoire traversé durant deux siècles par des mutations sociales, démographiques, économiques, tribales ou étatiques qui ont atteint un moment de rupture (sans précédent en pertes et destructions surtout au vu de l'arsenal militaire, de la Kalachnikov du rebelle au missile balistique jusqu'aux armes chimiques) dans la deuxième décennie du XXIe siècle.

D.R.

Matthieu Rey dessine un territoire traversé durant deux siècles par des mutations.

Appuyé sur une abondante bibliographie (quelques 35 pages) qui marque l'intérêt permanent des chercheurs et des historiens pour cette région du monde, l'auteur a recours à toutes sortes de documents (mémoires, presse…) pour remonter le cours de cette Syrie longtemps dominée par une géographie tribale et rurale laissant si peu d'espace aux quelques centres urbains avec Alep et Damas en tête. L'expédition d'Ibrahim Pacha dans les provinces ottomanes verra un Égyptien d'origine albanaise reformer la gestion locale et urbaine vers un plus grand contrôle des territoires. La deuxième moitié du XIXe siècle remettra la Syrie au rythme des reformes ottomanes et ouvrira la voie à une dynamique urbaine « *avide de changements* ». La Grande guerre verra s'instaurer *manu militari* un mandat français sans véritable projet et qui permettra à la lutte nationaliste de forger une identité combattante et de faire émerger un État indépendant lui-même à la recherche d'une vocation.

Vingt ans de parlementarisme et d'instabilité gouvernementale, relus plus tard comme une forme de néo-colonialisme, ouvriront la voie, sur le modèle nassérien, à un étrange « *agent de la modernité* », l'officier de l'armée qui veillera aux destinées d'une bonne partie des pays du Moyen-Orient (Saddam Hussein, Gathafi ou Saleh le Yéménite) et dont le prototype accompli en Syrie sera Hafez el-Assad. Pilote de guerre, baathiste et sorti du pays alaouite profond.

Matthieu Rey présente une lecture « totale » de la Syrie, conjuguant les mouvements de fond, le contexte régional et international et le rôle parfois dominant du chef, intitulant ainsi les trois derniers chapitres du nom d'Assad I, II, III.

Le mouvement révisionniste de ce ministre de la Défense qui a su se débarrasser de ses alliés-concurrents, jouer des données du conflit israélo-arabe et mobiliser sa communauté tout en flirtant avec les autres minorités, donnera au dirigeant une dimension déterminante. C'est ainsi qu'à partir de 1970 se mettra en place au fil des années un pouvoir centralise autour d'Assad grâce aux services de renseignements (265 agents pour mille habitants !) qui se substitueront dans la réalité de la gestion du pays au parti et au gouvernement et serviront de référence pour l'achat d'une voiture comme pour la conclusion d'un mariage ou l'ouverture d'un commerce. Sorti vainqueur d'une rébellion islamiste noyée dans le sang à Hama, celui qui verra s'organiser autour de lui un véritable culte de la personnalité gouvernera un pays en trompe-l'œil, une République « *comme si* ». Il lèguera le pouvoir à son fils qui, fort de ses alliances iranienne et russe, va détruire le pays pour sauver le régime.

Jabbour DOUAIHY

HISTOIRE DE LA SYRIE XIXE-XXIE SIÈCLE de Matthieu Rey, *Fayard, 2018, 400 p.*

Matthieu Rey au Salon :
Table ronde « L'histoire mondiale : histoire connectée » le 6 novembre à 19h (salle 2 – Aimé Césaire)/ signature à 20h (Orientale)/ Débat « Relations transméditerranéennes », le 7 novembre à 17h30 (salle 1 – Antoine Sfeir)/ Débat « Trajectoires syriennes. Passé et présent d'une société ? », le 8 novembre à 19h (Agora)/ Signature à 20h (Orientale)/ Débat « Révolutions arabes : destins communs, destins divers », le 10 novembre à 19h (salle 2 – Aimé Césaire)/ Signature à 20h (Orientale).

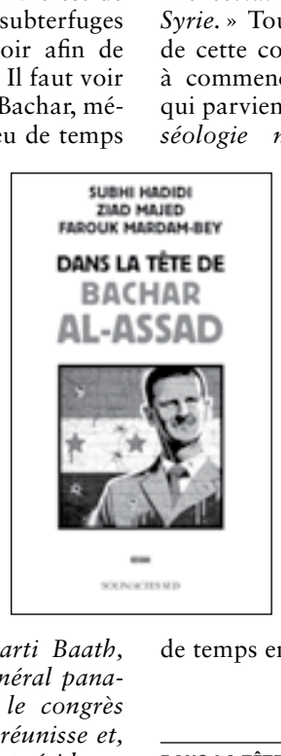
La famille, la secte, le clan

« *La famille, la secte et le clan* » : à lire Subhi Hadidi, Ziad Majed et Farouk Mardam-Bey, c'est dans cette « *trinité* » qu'il faut chercher l'axe central du régime syrien ou plutôt de la dynastie al-Assad. Car, comme l'explique cet essai écrit à six mains, le système politique installé en 1970 – date à laquelle Hafez en devient le numéro un à la suite d'un coup d'État et le lègue à sa mort à Bachar – a été pensé et structuré pour satisfaire les besoins d'un seul groupe. Celui-ci est honni par les uns qui l'accusent d'avoir transformé le pays en un abattoir à ciel ouvert et célébré par les autres qui voient dans le « assadisme » le seul rempart efficace contre le terrorisme.

Une grande partie de la communauté internationale a voulu croire que le président syrien était un homme moderne et ouvert alors que son régime, mis en place dans ses moindres détails par son père, n'a jamais été un havre de démocratie.

Si Bachar se maintient au pouvoir, c'est parce qu'il a su, comme son père, faire sien un concept politique vieux comme le monde : *divide et impare*, soit diviser pour régner. En jouant, selon les époques, les uns contre les autres, il est parvenu à installer ou maintenir à des postes-clé de l'État les représentants d'un groupe confessionnel auxquels il assure un confortable et néanmoins peu recommandable bien-être matériel : « *Les alaouites contrôlent 90 % des fonctions supérieures et des postes sensibles au sein des renseignements, de l'armée et des instances économiques, ce qui permet d'amasser des fortunes en toute illégalité.* »

Le grand mérite de ce livre est de lister les nombreux subterfuges employés par le pouvoir afin de maintenir son autorité. Il faut voir par exemple comment Bachar, médecin civil, passe en peu de temps du « *grade de lieutenant major* », à commandant, puis colonel et général avant de finir, par la grâce d'un appareil de promotion interne tout entier à ses ordres, chef d'état-major de l'armée. Quant à sa trajectoire politique, elle évolue selon un même schéma : « *Quelques jours suffirent ensuite pour qu'il devienne également secrétaire général régional du parti Baath, ainsi que secrétaire général panarabe sans même que le congrès panarabe du Baath se réunisse et, pour finir, candidat à la présidence de la République...* »



Le régime a compris très tôt que rien n'est possible sans la fabrication d'une image rassurante. Tout est donc fait pour faire accréditer la thèse que Bachar incarne l'ouverture, la lutte contre les gaspillage et la corruption, l'abandon du dirigisme économique et l'entrée dans un supposé néolibéralisme de progrès. « *Preuve* » que Assad junior incarne la modernité, les journaux utilisent à l'envi son atout charme, sa femme : « *Ils donnaient l'image d'un couple jeune, dynamique, occidentalisé qui attirait les médias et séduisait une certaine catégorie sociale en Syrie.* » Tout le monde va profiter de cette construction médiatique, à commencer par le parti Baath qui parvient à conserver sa « *phraséologie nationaliste panarabe, alors qu'elle paraît à juste titre de plus en plus anachronique* ».

La suite, nettement moins papier glacé, est connue. Des centaines de milliers de morts plus tard, Bachar al-Assad a révélé sa véritable identité. Le boucher de Damas a perpétué l'« *institution de la violence* » qu'il avait héritée de son père. Pour combien de temps encore ?

William IRIGOYEN

DANS LA TÊTE DE BACHAR AL-ASSAD de Subhi Hadidi, Ziad Majed, Farouk Mardam-Bey, *Solin/Actes Sud, 2018, 200 p.*

Farouk Mardam Bey et Ziad Majed au Salon :
Débat « Miroirs des princes : ces fous qui nous gouvernent ? », le 4 novembre à 17h30 (salle 1- Antoine Sfeir)/ Signature à 18h30 (Virgin).

Empire ottoman et Turquie : l'obsession du passé

Avec *L'Empire ottoman et la Turquie face à l'Occident*, Edhem Eldem nous livre ici le contenu de sa conférence inaugurale donnée au Collège de France en décembre dernier, fruit d'une réflexion sans concession ni fard.

Titulaire de la chaire internationale d'Histoire turque et ottomane au Collège de France, il est également professeur à l'Université de Boğaziçi à Istanbul, ce qui lui permet, comme il le soulignera lui-même, d'être au cœur de la réalité du terrain et de mettre ainsi en évidence la « *fusion presque organique entre politique, idéologie et histoire* », loin d'être sans conséquence sur l'histoire même du pays. Eldem n'hésite pas à parler d'une Turquie « *Cliomane* » tout autant que « *Cliopathe* », néologismes dont il est l'auteur et qui révèlent à la fois cette attitude à vouloir donner à tout prix une dimension politique et idéologique à l'histoire, et le désir « *quasi-obsessionnel* » d'enfermer le pays dans des mythes, dénis… allant jusqu'au négationnisme.

D.R.

La Turquie balance, selon les époques, entre l'affirmation d'un héritage multiple – hittite, sumérien, parfois étrusque – associé à l'héritage kémaliste, et son « glorieux » passé ottoman. Cela passe également par une surenchère de dates clés de l'Histoire et de commémorations à venir : figurent ainsi en tête de liste 2023, le centenaire de la République turque, 2053 pour les 600 ans de la prise de Constantinople, 2071 la célébration du millénaire de la bataille de Manzikert…Tout cela bien évidemment exacerbant un nationalisme doublé d'un populisme, déjà bien ancrés.

Pourquoi avoir choisi ce titre : *L'Empire ottoman et la Turquie face à l'Occident ?* L'auteur se défend de faire référence à Huntington en ayant pris le parti d'utiliser le terme « *face* » non pas « *et* » dans son titre et s'attache avant tout à mettre en avant toutes les formes d'interactions, dépassant de loin l'opposition pure et dure, donc réductrice, des relations entre ces deux blocs ; en effet, ces dernières se sont révélées d'une grande complexité, et ce à plus d'un égard !

Pour lui, dans l'histoire de ces relations, trois phases semblent se distinguer très nettement : cela va des premières influences, s'échelonnant du XVIIIe siècle aux années 1830, à la rupture, sans oublier la phase (dès 1839 avec le décret de Gülhane) de l'engagement plus intense dans ces relations et prélude à cette rupture qui se dessine dès le début des années 1870. Bien sûr, ces périodes ne signifient pas pour autant qu'il n'y a jamais eu auparavant de confrontation entre l'Occident et les Ottomans, mais celle-ci gagne en intensité avec le temps.

Ajoutons à cela que la société ottomane n'a pas attendu ce face à face avec l'Occident pour connaître des mutations qui ne sont pas nécessairement une empreinte de cet Occident se montrant de plus en plus arrogant. Les périodes analysées ont profondément marqué les régimes se succédant au cours du XXe siècle.

Cette publication sort des sentiers battus ; Edhem Eldem s'évertue à déconstruire les mythes bien ancrés de part et d'autre de ces deux mondes et des représentations qu'ils se font l'un de l'autre. Il nous oblige à sortir de nos perceptions habituelles et à renoncer à une lecture trop linéaire.

Les relations entre l'Occident et l'Empire ottoman ont toujours été passionnelles et elles le demeurent encore aujourd'hui, plus que jamais, avec une Turquie revendiquant haut et fort son histoire ottomane.

Cette publication n'est qu'une sorte de prélude, appelant une suite, tant le sujet est riche, vaste et bien amené !

Carole ANDRÉ-DESSORNES

L'EMPIRE OTTOMAN ET LA TURQUIE FACE À L'OCCIDENT de Edhem Eldem, *Collège de France/ Fayard, 2018, 80 p.*

Edhem Eldem au Salon :
Débat « Pour une histoire critique de la modernité ottomane », le 3 novembre à 19h (salle 1 - Antoine Sfeir)/ Signature à 20h (Le Point).

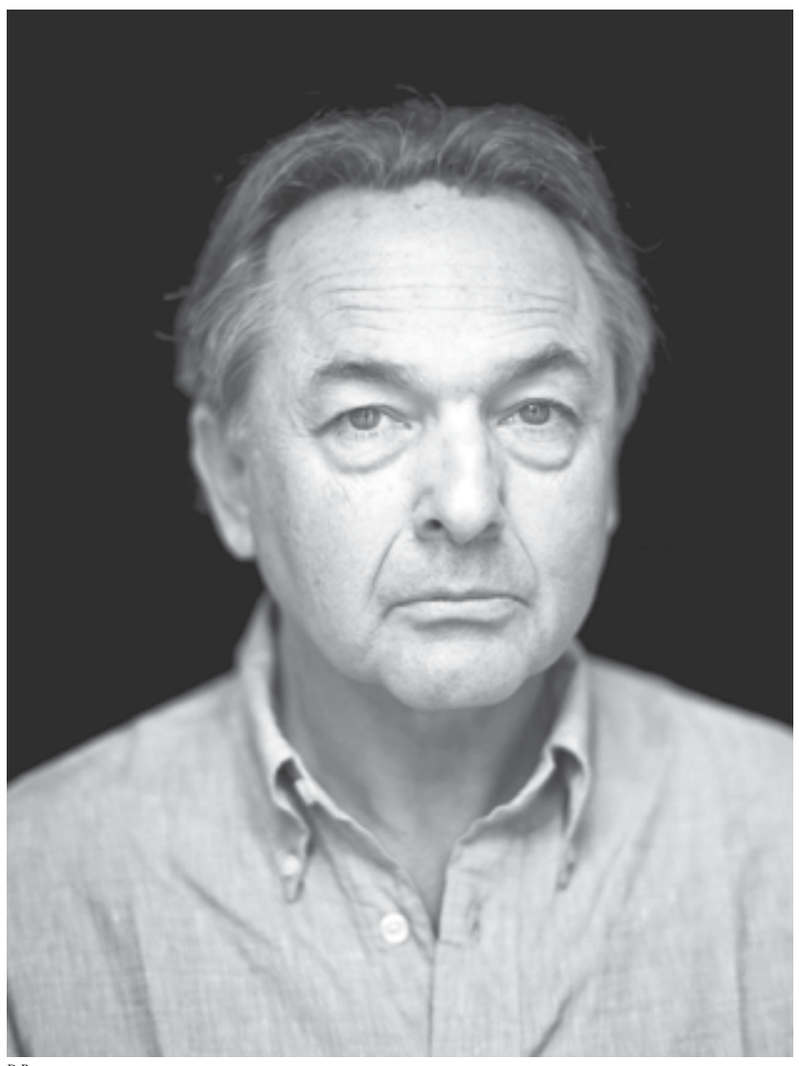
Gilles Kepel : une histoire violente du Moyen-Orient contemporain

Après l'Histoire d'Henry Laurens, répertoriée sur ces pages (*L'Orient Littéraire*, mai 2017), un autre grand spécialiste du Moyen-Orient, politologue plutôt qu'historien, nous offre une « somme » sur notre région dans une perspective plus courte, qui commence du côté de la guerre de 1973. Ses principaux protagonistes en sont les islamistes, que peu connaissent aussi bien que Gilles Kepel. Son premier ouvrage en 1984, *Le Prophète et le Pharaon*, demeure une référence obligée sur les Frères Musulmans et les dérives extrémistes de l'islamisme égyptien.

Les tentatives répétées de changement démocratique sont dépassées par l'agenda que dicte l'extrémisme.

Dans cette lignée, Kepel réussit à donner une profondeur que peu de chercheurs atteignent, encore moins les journalistes et *policy-makers*, en enrichissant son champ d'analyse par deux efforts particuliers : une lecture précise de la littérature islamiste, depuis Sayyed Qutb jusqu'à Zarqawi et Baghdadi, « le caliphe » maintenant déchu, et par un activisme de terrain. Quand il peut, il va sur place, souvent à son corps défendant. Ainsi le voyons-nous discuter à Moscou avec Evguéni Primakov et Vitaly Naumkin de la politique syrienne de Poutine, ou donner une conférence en arabe à Mossoul quelques mois après sa libération de Daech, qui lui permet d'engager la discussion avec des collègues traumatisés de la ville.

Le résultat en est cet ouvrage aussi impressionnant par sa synthèse que par sa précision. Dans une première partie, c'est la naissance de l'islamisme violent accompagnant l'émergence en force du pétrodollar au moment de la guerre du Kippour/Ramadan octobre 1973. Les référents religieux dans cette appellation sont probants, ainsi que Kepel le souligne. Ils vont prendre dans l'ouvrage leur ampleur historique graduelle,


D.R.

d'abord dans la dissémination saoudo-wahhabite d'un islamisme intolérant, ensuite dans la grande fracture sunnite-chiite, enfin dans la nouvelle donne, encore peu claire, de l'affaiblissement de l'État-rentier avec le passage, lentement et sûrement, à l'ère post-pétrole. Nous verrons dans l'ouvrage comment l'État islamique établi entre 2014 et 2017 sur une grande partie de la Syrie et de l'Irak « *fut l'aboutissement "monstrueux", au sens propre, de l'État rentier* ».

Une analyse également méticuleuse aborde le Printemps arabe. L'auteur reconstruit les diverses expériences des révolutions arabes ainsi que leurs impacts violents en Occident. Ce travail avait déjà été esquissé, dans un voyage personnel-anthropologique, dans *Passion arabe* (2014).

C'est là où je diverge avec Gilles Kepel. Ses protagonistes sont les tenants de l'islamisme violent, et les dictateurs de toutes sortes qui s'appuient sur eux pour renforcer leur légitimité. D'une certaine manière, il appuie la thèse de Laurens, sur le cynisme et la continuité du Grand Jeu depuis le débarquement de Napoléon en Égypte.

Reste que les autres protagonistes, n'en sont pas moins essentiels. Ce qui manque dans l'approche de Kepel pour « *sortir du chaos* », ce sont ces personnages-là, les résistants pour les droits de l'homme dont le rôle est essentiel dans une éventuelle alternative malgré leurs nombreux échecs. Pas un mot chez Kepel sur la Révolution du Cèdre, très peu d'attention sur le soulèvement également non-violent en Iran de l'été 2009, ou de celui de janvier 2017. Pas une fois le mot non-violence n'est mentionné dans le livre, alors que la non-violence est la contribution essentielle d'un printemps étouffé. Pas une citation, dans tout l'ouvrage, d'une seule femme, ou des ulémas éclairés ou des dizaines de « libéraux » et de laïcs. Pourtant on sait bien que Kepel est proche d'eux. Aucune chance de « *sortir du chaos* » si ces hommes et femmes essentiels sont occultés.

CHIBLI MALLAT

SORTIR DU CHAOS de Gilles Kepel, *Gallimard, 2017, 514 p.*

Gilles Kepel au Salon :
Grand entretien avec Loulwa Al Rachid et Nassif Hitti, le 3 novembre à 19h (Agora)/ Signature à 20h (Virgin).

MBS selon Ockrent

D.R.

Le livre de Christine Ockrent, journaliste de renom, tombe à point nommé puisque le prince Mohammed Ben Salman (MBS), qui en est le sujet, se trouve depuis quelque temps dans le collimateur de la communauté internationale suite à l'assassinat à Istanbul du journaliste et opposant saoudien Jamal Khashoggi. L'ouvrage s'ouvre sur l'épisode du Ritz-Carlton où 381 hommes d'affaires et notables se retrouvent séquestrés sur ordre du prince pour rendre compte de prétendues malversations. La plupart d'entre eux ne seront relâchés qu'après avoir consenti à se déposséder d'une partie de leur fortune au profit du nouveau régime. Était-ce une sorte de racket étatique où la seule méthode possible afin de débloquer un système devenu ingérable et d'obliger ces hommes « *jusque-là intouchables* » à rendre des comptes et à cesser leurs pratiques plus ou moins abusives ? Ockrent opte pour la version « *Game of thrones* » et considère que « *la purge du Ritz-Carlton va au-delà d'une spectaculaire opération anti-corruption. Elle s'inscrit dans le cadre d'une lutte implacable pour le pouvoir, une guerre des clans au sein de la famille royale... L'Arabie saoudite est entrée en révolution.* » Le message est passé : il y a un seul shérif en ville !

S'ensuit une offensive de charme de trois semaines aux États-Unis où Donald Trump reçoit MBS avec chaleur, tout fier des contrats juteux conclus avec lui depuis sa visite à Ryad (la première à l'étranger) en mai 2017.

Ockrent nous brosse alors le portrait de ce prince héritier qui, à 32 ans, a pris les rênes du pouvoir wahhabite : il a un tempérament explosif, mais il a l'intelligence rapide et une excellente mémoire. Déterminé à édulcorer son image et à incarner la modernité, il a autorisé les femmes à conduire, permis l'ouverture de salles de cinéma et la tenue de concerts, criminalisé le harcèlement sexuel et encouragé le sport. Ayant cerné le caractère du personnage, l'auteur insiste sur les relations qui le lient à cheikh Zayed, le prince héritier et ministre de la Défense d'Abu Dhabi, qui lui a ouvert de nombreuses portes, puis analyse sa stratégie visant à guérir le royaume de son addiction au pétrole en diversifiant les sources d'énergie, à stimuler la jeunesse dorée, et à transformer une économie de rentes en une économie productive, à travers un plan baptisé « Vision 2030 » et un paradis technologique appelé NEOM. Jusqu'où ira le prince ? Où se situent les lignes rouges ? Plusieurs observateurs, dont Khashoggi lui-même, cité dans le livre (p. 138), se montrent perplexes face aux méthodes musclées du nouveau régime. La consigne est claire : toute transformation doit venir d'en haut, les initiatives d'en bas seront réprimées.

De l'affaire Saad Hariri, de la situation au Yémen, et de la rupture avec le Qatar, Christine Ockrent parle ensuite sans ambages : elle qualifie l'opération libanaise de MBS de « *fiasco* », estime que la guerre contre les houthistes s'est transformée en bourbier ou en « *cyclone, tourbillonnant sans résultats décisifs sur des populations en détresse et des régions dévastées* », et observe que les tentatives visant à dompter le Qatar et sa chaîne Al-Jazira ont échoué : « *Aucune des épreuves de force engagées par MBS n'a véritablement été gagnée* », conclut-elle. Mais elle reconnaît que « *sur le plan intérieur, le prince héritier a pris des risques et marqué des points* », tout en insistant sur l'appui (intéressé) des Américains qui donne au prince des ailes et le pousse à jeter du lest dans les relations de son pays avec Israël – qui craint comme lui l'expansionnisme iranien et l'extrémisme sunnite. Et la Turquie dans tout cela ? Les relations avec Erdogan sont certes évoquées, mais de manière trop rapide pour nous éclairer sur les enjeux du bras de fer opposant la Turquie à l'Arabie saoudite actuellement.

En conclusion de ce livre bien documenté, qui réussit à placer chaque événement dans son contexte, le bilan de MBS apparaît mitigé. Fragilisé par l'affaire Khashoggi, réussira-t-il à redresser la barre ?

ALEXANDRE NAJJAR

LE PRINCE MYSTÈRE DE L'ARABIE de Christine Ockrent, *Robert Laffont, 2018, 288 p.*

Christine Ockrent au Salon :
« L'Arabie saoudite de Mohammed Ben Salmane Al Saoud : hubris d'un prince pressé ou transformation radicale du royaume ? », le 6 novembre à 19h (salle 2)/ Signature à 20h (Orientale).

L'Asie vue d'Asie

D.R.

Cet ouvrage est d'abord ce que l'on appelle un beau livre. Ce catalogue d'une exposition du musée Guimet comprend des reproductions de très haute qualité et une très belle maquette. C'est un plaisir des yeux de le parcourir. Le texte est, si on peut dire, à l'image des illustrations : il enrichit le lecteur à sa lecture.

Le terme « Asie » désigne chez les Anciens l'Anatolie et au-delà l'Assyrie. La traduction latine de Ptolémée au début du XV^e^ siècle présente pour la première fois un continent asiatique en une douzaine de cartes. Les jésuites vont en transmettre l'idée au XVI^e^ siècle en Inde, Chine et Japon, ce qui deviendra à la fin du XIX^e^ siècle un projet politique dans certaines élites. Mais depuis longtemps, les futurs Asiatiques avaient cartographié leur monde, généralement en se posant comme en étant le centre.

La Chine a eu très tôt un système de quadrillage cartographique supérieur en qualité à tout ce qui se faisait ailleurs. Les cartes servent à faire la guerre, sont des instruments du pouvoir et des manifestations de légitimation politique. Leurs modèles ont circulé dans toute l'Asie pour ensuite se métisser à partir du XVI^e^ siècle avec les innovations venues d'Europe.

Les premières cartes, inspirées par les traditions religieuses, en particulier du bouddhisme, faisaient de l'Himalaya le centre du monde. Les cartes des villes servent à mettre en valeur la centralité du pouvoir. Les atlas comprennent de magnifiques estampes représentant les paysages et les populations des différents territoires soumis à l'autorité du Prince.

Les Mongols ont étendus leurs domaines aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles jusqu'aux bordures de l'Europe. Les expéditions navales chinoises vont au XV^e^ siècle jusqu'aux abords de l'Afrique. Avant même l'arrivée des Européens au XVI^e^, le monde connu s'est considérablement élargi. Ces récits et ces cartes servent aujourd'hui d'instruments de justification aux prétentions territoriales chinoises.

Les jésuites en Chine informent leurs interlocuteurs des découvertes européennes, en particulier celle du Nouveau Monde. Les nouvelles cartes montrent l'Europe, mais maintiennent l'Asie au centre. S'il n'existe pas encore de relation de voyage en Europe, les cartes en font la représentation avec de nombreux portraits d'Européens. L'assujettissement colonial à partir de la seconde moitié du XIX^e^siècle s'accompagne de la multiplication des images de paysages et de lieux dits occidentaux largement mythifiés.

Ce parcours est ainsi présenté de façon fort intelligente et donne une compréhension des cartes et des représentations qui l'accompagnent. La seule critique qui pourrait être faite est que cette recherche s'appuie surtout sur des œuvres d'art uniques à haute valeur esthétique alors qu'avec l'imprimerie, la cartographie européenne s'est diffusée sur le mode de la duplication mécanique. Il aurait fallu peut-être insister sur ce point. Mais il ne faut pas bouder son plaisir, aussi bien intellectuel qu'esthétique que représente ce livre.

HENRY LAURENS

LE MONDE VUE D'ASIE : UNE HISTOIRE CARTOGRAPHIQUE de Pierre Singaravélou et Fabrice Argounès, *MNAAG Seuil, 2018, 192 p.*

Pierre Singaravélou au Salon :
Table ronde « L'histoire mondiale : histoire connectée » le 6 novembre à 19h (salle 2 – Aimé Césaire).

Aux pays de l'or bleu

Et si les ressources en eau, jusque-là sources de conflits, devenaient sources de paix ?

D.R.

Hydrodiplomatie et Nexus. Derrière le titre rébarbatif du dernier ouvrage de Fady Georges Comair, la solution au problème de l'inégale répartition de l'eau qui suscite bien des tensions géopolitiques. Il s'agit, en priorité, « *d'exclure toute forme de domination d'un pays sur l'autre, d'éloigner la militarisation de l'accès aux sources d'eau* ». L'hydrodiplomatie est un « *outil pour construire la coopération régionale* » et favoriser une « *culture de la paix et de la préservation de la planète* ».

L'hydrodiplomatie a également pour but de promouvoir une « *culture de l'eau* » : un travail d'éducation et de sensibilisation qui vise la société civile et tout particulièrement les femmes pour lutter contre « *les habitudes, conscientes ou non, du gaspillage* » et obtenir une « *utilisation plus économe des ressources* ». À titre d'exemple, le CIH (*Civic Influence Hub*) a produit au Liban en 2013 un plan sur cinq ans pour améliorer la gestion des ressources en eau du pays, « *Blue Gold of Lebanon, (L'Or bleu du Liban)* ».

D.R.

L'hydrodiplomatie se base sur des textes législatifs « *anti-crise* » élaborés par le « *droit international de l'eau* ». Ils sont particulièrement importants pour les États du Proche-Orient et peuvent faire l'objet de recours devant la Cour internationale de justice. L'auteur nous fait découvrir les coulisses des négociations, la rédaction des feuilles de route, et souligne les succès de l'hydrodiplomatie, notamment en ce qui concerne le Liban et la Syrie (négociations du partage des eaux des fleuves Oronte et Nahr el-Kebir).

Comair revient sur le soutien des organisations internationales aux « *pays catalyseurs de paix* » et sur leur rôle dans la promotion du nexus.

Emprunté à la biologie cellulaire, le terme *nexus* désigne, par extension, « *un ensemble d'idées, de concepts relié entre eux* ». Il a donc été choisi pour désigner le « *triptyque eau-énergie-alimentation* ». De fait, ces trois facteurs sont inextricablement liés : « *le manque d'eau affecte la production d'énergie, l'agriculture et l'industrie agro-alimentaire, donc l'alimentation* ». Il est à déplorer que la FAO ait longtemps « *mis l'accent sur la lutte contre la faim, au détriment du soutien aux projets d'irrigation* ». L'hydrodiplomatie permet, au contraire, une « *gestion mieux intégrée des trois composantes du nexus* » : c'est une approche globale pour un problème global.

Fady Comair peut se prévaloir d'une longue liste de publications traitant de l'eau et de l'énergie, mais aussi d'une expérience de terrain concrétisée par les ouvrages et travaux hydrauliques dont il assure depuis des années la direction au Liban.

Loin de se contenter de dresser un état des lieux, il propose des solutions pour traiter le problème de l'inégale répartition de l'eau et cible les institutions qui restent à renforcer voire même à créer, notamment une « *Haute Autorité de l'eau, l'énergie et l'alimentation pour la Méditerranée* ».

Fruit d'un colossal et remarquable travail de recherches, ce livre très circonstancié est riche en exemples de cas, en tableaux, en encarts dé-taillés… Mais ce n'est pas, pour autant, un ouvrage purement scientifique destiné à quelques initiés : il réussit le tour de force de demeurer agréable à lire, accrocheur et accessible à un public de citoyens qui devraient tous se sentir concernés par ce sujet à l'heure où l'eau douce ne représente plus que 2% du volume global d'eau.

LAMIA EL-SAAD

HYDRODIPLOMATIE ET NEXUS de Fadi Comair, *éditions Johanet, 2018, 170 p.*

Fady Comair au Salon :
Table ronde « Eau et paix : enjeux et conflits », le 7 novembre à 19h (salle 2 – Aimé Césaire)/ Signature d'*Hydrodiplomatie et Nexus* à 20h (Antoine).

Une femme, trois exils

Son écriture est une élévation, son roman, une épopée. Laurent Gaudé, conteur de l'universel, dramaturge, romancier et poète « *à hauteur d'homme* », signe avec *Salina*, une de ses œuvres les plus marquantes depuis *Le Soleil des Scorta*.

« *Au neuvième jour de combat, le mont Sékélé disparaît. Les deux frères ont tellement martelé le sol qu'il s'est tassé* »… « *Si Saro meurt, c'est que le vent a décidé de le tuer* » !

Son écriture fait notre bonheur de lecteur ; son roman est pourtant fait de cris, de sang, de haine, de pierres, d'exils, de malheurs, de la « *voracité d'une nuée de sauterelles* »…

Roman de l'oralité dont le narrateur est le dépositaire d'une tradition immémoriale, comme si le temps lui-même se réalisait à travers son récit. « *D'aussi loin que la ville est ville* (…) ». « *Il en a toujours été ainsi* (…) ». « (…) *comme c'est l'usage* (…) ». « *De bouche en bouche, de veillée en veillée* (…) ». « (…) *la règle ancestrale* (…) ». « (…) *Salina comme une histoire* (…) *à raconter* ».

Tout commence par un cri. Un cri de l'origine. Incommensurable Clan Djimba. « *Au gré des nœuds du sentier* », un cavalier apporte un enfant dont les pleurs ne cessent guère. On a le choix de ne pas accueillir le nourrisson dont les cris ne faiblissent pas, rentrant « *dans toutes les têtes* ». Cris que bientôt, les crocs des hyènes vont saisir. On peut attendre que l'enfant meure au soleil. Mais Mamanbala est là qui défie l'autorité de Sissoko, chef du clan !

Roman de la filiation, de ce qui est en gestation entre une mère et ses enfants. Il y aura un fils du viol, des coups en elle, de la violence et de la colère. Elle ne le regardera pas. Et il y aura un fils de la paix qu'elle ne portera pas en son sein. « *Je ne suis pas ta mère* (…) *Va. Je t'ai aimée et cela est plus fort que le sang.* »

© Jacques Gavard

Salina grandit dans cet exil. Sissoko a deux fils, Saro et Kano. Avec ce dernier, elle joue et bientôt l'aimera, étant à la fois « *l'autre et elle-même* ». Mais l'aîné veille sur elle, la guette et la renifle, attendant patiemment ce jour où perdant du sang dans la rivière, ses noces seront annoncées.

Comment échapper à ce mariage forcé ? Se tuer ? Se défigurer ? Sa liberté a-t-elle la forme d'un couteau ? Salina gardera une animosité radicale envers Khaya qui refuse de lui accorder la main de celui qu'elle aime. Il y aura des guerres entre des clans et des batailles entre des frères au cours desquelles elle souhaitera la victoire de ses ennemis et la mort de son mari. Il y aura ces colonnes retournant de la fureur du combat, portant un mort, chaque maman scrutant le fils qui manque. Il y aura des vengeances. Des corps déchiquetés dont on arrachera les vertèbres, rendant ainsi impossible la paix de la mise en terre. Il y aura l'annonce de Oulgo, le fou, qui « *parle aux cailloux et qui pousse des cris certaines nuits pour faire danser les étoiles* ». Il y aura également un temps du réalisme politique, Kano épousant la fille de ses ennemis. Il y aura un temps du pardon et de la paix, Alika, femme de son ancien amour absolu, et Salina, échangeant un enfant contre la dernière vertèbre de Sissoko. Il y aura surtout cette « *île cimetière* » vers laquelle s'embarque la dépouille de Salina.

« *Les terres d'où elle vient, là où les hommes ne vivent pas* », « *où il n'y a aucune langue* », des montagnes « *au-delà desquelles personne ne s'aventure* »… des déserts « *de scarabées et de soleil* » où personne sauf Salina en exil ne s'enfonce. L'épopée est extrémité de l'humanité, dans le temps, l'espace et la tension dramatique des catégories humaines en conflit.

ANTOINE BOULAD

SALINA, LES TROIS EXILS de Laurent Gaudé, *Actes Sud, 2018, 148 p.*

Laurent Gaudé au Salon :
« De l'épopée au roman », rencontre animée par Antoine Boulad, le 4 novembre à 16h (salle 1- Antoine Sfeir)/ Signature de Salina, les trois exils à 17h (Antoine).

Éloge de la légèreté

© Ulf Andersen

S'il est une vertu littéraire qui n'est pas estimée à sa juste valeur, c'est bien la légèreté dans l'écriture romanesque. De nos jours, très nombreux sont les romanciers qui croient devoir perpétuellement traiter de questions graves et user d'un ton solennel, à tel point qu'ils semblent avoir oublié l'origine de leur art, à savoir les aventures du chevalier de la Manche et le courage cervantesque de ne rien prendre au sérieux.

Cela est particulièrement vrai dans notre monde arabe, où l'écrivain, prisonnier d'un contexte sociopolitique violent et instable, se sent interpellé par les malheurs de son pays et produit donc de la littérature « sérieuse » qui, même si l'on ne peut la qualifier d'engagée, demeure, en un sens, au service d'une grande et noble cause. Le résultat en matière de romans : quelques chefs-d'œuvre, assez rares en réalité, et beaucoup de livres soporifiques.

Dans ce climat pesant, combien rafraîchissante est la lecture d'un roman de Rachid el-Daïf ! Dans ses récits, l'individu, ce héros par excellence du genre romanesque, prend sa revanche sur les forces qui tendent à l'effacer : la communauté, la société et les grandes causes. Mais comment l'auteur, un simple mortel, pourrait-il lutter contre ces trois monstres collectifs ? Humour, ironie, irrespect et narration allègre, telles sont les armes de Daïf.

Dans son dernier roman, *La Minette de Sikirida*, l'esprit de non-sérieux qui caractérise notre auteur atteint un point culminant. C'est qu'il s'y livre à une désacralisation subreptice d'un de nos grands « *mythes* » nationaux, la guerre civile libanaise, en en faisant un sujet qui prête à rire. Ainsi nous relate-t-il avec verve et gaité l'épisode secondaire concernant un certain Abou Brahim, « *chauffeur de son état* » qui a décidé de faire fortune en servant d'intermédiaire entre un groupe de kidnappeurs et les familles des personnes enlevées. Abou Brahim est fier de n'avoir lui-même jamais enlevé personne, il se considère un bienfaiteur et se compare à une fleur s'épanouissant « *sur cette poubelle géante qui s'étendait à l'ensemble du Liban* ».

L'un des moyens qu'emploie Daïf pour démystifier la guerre, c'est de la reléguer, elle et les hommes qui la mènent, à l'arrière-plan du récit (comme si toute cette violence guerrière n'était qu'une affaire risible, une compétition de virilité entre gamins), ceci pour nous raconter une histoire drôle et émouvante, celle de quatre femmes et d'un jeune bâtard, où il est question de sexualité féminine et de grossesse extra-conjugale. Ce faisant, il nous montre comment la femme ruse pour contourner les interdits de la société patriarcale et tenter de s'épanouir.

Disons-le abruptement : *La Minette de Sikirida* est un chef-d'œuvre. C'est un roman « léger », qui traite de sujets sérieux, et dont la lecture procure un plaisir intense.

TAREK ABI SAMRA

LA MINETTE DE SIKIRIDA de Rachid el-Daïf, traduit de l'arabe par Lotfi Nia, *Actes Sud/L'Orient des Livres, 2018, 224 p.*

Rachid el-Daif au Salon :
Débat « Dans l'écriture, peut-on tout se permettre ? », le 4 novembre à 19h (Agora)/ Signature à 20h (L'Orient des Livres).

À tombeau ouvert

D.R.

Trois enfants partent enterrer leur père dans un village syrien situé en zone rebelle. Le chemin est semé d'embûches. Les barrages sont nombreux et retarde le convoi. La dépouille tombe en putréfaction. Et le trio menace à tout moment de se disloquer.

Sentant sa mort prochaine, Abdellatif al-Sâlim convoque l'un de ses fils et lui expose sa dernière volonté : être enterré dans le cimetière de 'Anâbiyya, le village familial, auprès de sa sœur. « Boulboul » en fait la promesse à son géniteur, sans toutefois prendre conscience de la difficulté qui l'attend, à cause de la guerre civile : « *Partout dans le pays, les morts étaient enterrés dans des fosses communes, sans même avoir été identifiés. Même chez les familles fortunées, le rituel des condoléances était réduit à quelques heures seulement.* » Il demande alors à sa sœur Fatima et son frère Hussein, brouillé avec leur père, de lui venir en aide.

Dès la sortie de Damas, les difficultés commencent. Les enfants d'Abdellatif doivent verser des pots-de-vin à l'armée régulière postée aux premiers barrages et sont sommés de trouver les autorisations administratives pour pouvoir continuer leur périple. Car les officiers ont décidé de mettre la dépouille aux arrêts. Le défunt, arguent-ils, est recherché depuis deux ans par les services de renseignements : « *Boulboul faillit lui répondre que les dépouilles ne possèdent qu'un seul nom, qu'elles se débarrassent de leur histoire et de leur passé pour ne plus appartenir qu'à une seule famille, la famille des morts, et qu'un mort n'a pour carte d'identité que son certificat de décès.* »

Au fil des pages apparaissent les contours d'une Syrie en proie à tout type de violence, que celle-ci soit ou non liée à la guerre. Ainsi quand Nevin, seconde épouse d'Abdellatif, récupère le corps déchiqueté de son fils et demande à trois médecins de le reconstituer : « *Ils tentèrent de la convaincre qu'il était quasiment impossible de la faire, qu'un cadavre n'avait que faire d'être reconstitué, que beaucoup de familles avaient enterré les restes de leurs enfants sans pouvoir récupérer toutes les parties de leurs corps.* » Ou lorsque Leila, la tante paternelle, s'asperge de pétrole et s'immole parce qu'elle refuse d'épouser le mari qu'on a choisi pour elle.

Le roman achevé, une question demeure : les vivants seraient-ils tous condamnés à devenir ces chiens affamés dont Khaled Khalifa fait une description glaçante, toujours prêts à bondir sur la dépouille d'Abdellatif ? Ou ces gros rats qui, à l'image de « Boulboul » redevenu Nabil au terme d'un *road-trip* lugubre, retourne un jour dans son trou froid et redevient cet « *être inutile* » dont on peut « *tout simplement se passer* ».

WILLIAM IRIGOYEN

LA MORT EST UNE CORVÉE de Khaled Khalifa, traduit de l'arabe (Syrie) par Samia Naïm, *Actes Sud/L'Orient des Livres, 2018, 222 p.*

Khaled Khalifa au Salon :
Rencontre « L'Intime et le politique », le 5 novembre à 17h30 (salle Nadine Labaki)/ Signature à 18h30 (L'Orient des Livres).

Ave, César

Suite de *Plonger*, *Croire au merveilleux* de Christophe Ono-dit-Biot est nourri de philosophie et de mythologie grecques.

À la fin de *Plonger*, le magistral roman de Christophe Ono-dit-Biot qui lui a valu le Grand prix du roman de l'Académie française, on avait laissé César, le héros, dévasté par la mort de Paz, le grand amour de sa vie. Photographe, plasticienne, aventurière passionnée de plongée sous-marine, et, avant tout, femme libre, elle avait abandonné ses hommes (César et leur jeune fils) pour courir le monde. Et y trouver la mort. Deux ans après, César n'est toujours pas guéri, ne se résout pas à cette absence et, de surcroît, taraudé par cette angoissante question, qu'il se pose à lui-même et à l'enfant : « *Ta mère nous aimait-elle encore ?* »

D.R.

En dépit de l'amour qu'il porte au garçon, un chouette gamin, et à son métier (César est grand reporter culturel dans un hebdomadaire parisien), il n'a plus envie de vivre. Et, lorsque débute *Croire au merveilleux*, il est sur le point de se suicider. Faible, égoïste mais pas irresponsable, il a assuré l'avenir matériel de son fils. En revanche, il passe outre le nouveau choc que celui-ci subirait, de se retrouver orphelin à six ans. Alors qu'il a commencé d'absorber des somnifères, on frappe énergiquement à la porte de son appartement. César se décide à aller ouvrir, et tombe sur Nina, sa nouvelle voisine d'en face, une jeune, belle, riche et énigmatique Grecque. Ca tombe bien, lui-même, qui a fait des études de lettres classiques, est un helléniste distingué. Sa bibliothèque s'orne de tous les « classiques Budé » jaunes (le rouge, c'est pour les auteurs latins), sur quoi Nina se précipite, lui empruntant un volume d'Hésiode. Le hasard, ou les dieux antiques, font bien les choses. Une discussion littéraire s'ensuit, et l'on sent bien que cette rencontre va changer la donne, bouleverser le destin de César.

Christophe Ono-dit-Biot, cependant, n'a pas cédé à la tentation facile du roman « *à l'eau de rose* » : certes, il se noue bien une relation amoureuse entre la jeune femme et celui qui se voit comme « *un vieux corsaire* » mais l'affaire ne sera pas simple, riche en rebondissements, et ne s'achèvera absolument pas comme le lecteur pourrait se l'imaginer. On n'en dira pas plus.

Au fil des pages, on voyage, comme toujours chez cet écrivain mobile, en France, en Italie du Sud, en Grèce, en Espagne et même au Japon, où se résoudra, par un tour de passe-passe romanesque, la grande angoisse de César quant aux sentiments de Paz à son égard… C'est intelligent (un peu trop parfois), cérébral, mené avec maîtrise, servi par une écriture alerte, nourri de philosophie et de mythologie grecques antiques. Ça manque peut-être du grain de folie et de fantaisie des premiers romans d'Ono-dit-Biot. Il est vrai que lui-même, comme son héros, commence à être « *un vieux corsaire patiné* ».

JEAN-CLAUDE PERRIER

CROIRE AU MERVEILLEUX de Christophe Ono-dit-Biot, *Gallimard, 2017, 240 p.*

Christophe Ono-Dit-Biot au Salon :
« Mythes et réalité », rencontre animée par Alexandre Najjar, le 4 novembre à 19h (salle 2 – Aimé Césaire)/ Signature à 20h (Antoine).

Récit

Gilles Gauthier: un Occidental à l'âme orientale

On voyage d'emblée, en abordant *Entre deux rives*. Ce titre, à lui seul, préfigure l'ouverture et le mouvement qui marquent le livre du diplomate français Gilles Gauthier dont le parcours est façonné par son esprit tant aventurier qu'humaniste.

Au centre du récit, le monde arabe tel qu'il l'a vécu, à partir des années soixante, à l'époque où, en dépit de tout, l'espoir tenait encore le coup des régimes liberticides.

Grand voyageur, tenté dès sa prime jeunesse d'aller « *chercher ailleurs* » loin de sa paisible Gironde, pressé comme s'il répondait à l'étonnant appel de Flaubert : « (…) *il est temps de se dépêcher. D'ici à peu l'Orient n'existera plus* », le narrateur nous entraîne d'un pays arabe à l'autre. Ceux d'une région qui était son « *horizon lumineux* », et reste, nous dit-il, « *autant en moi qu'à l'extérieur* ».

Le vaste périple qu'il accomplit dans le respect des traditions, s'adaptant aux circonstances les plus variées, est d'autant plus passionnant que la plupart de ces pays, notamment ceux du Machrek, sont depuis, broyés par la tournure sanglante prise par les révolutions arabes.

Sa première station est Batna dans les Aurès, quatre ans avant la libération de l'Algérie. Le Maroc ensuite, ses geôles, ses berbères, ses juifs. Son premier poste de diplomate est en Irak, pendant la guerre irako-iranienne. Il séjourne aussi en Syrie, en Libye, au Bahrein, au Liban et au Yémen où il allait revenir en tant qu'ambassadeur.

D.R.

Le livre n'est ni romantique, ni romancé, comme l'est *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval. Bien qu'émaillé de pages descriptives, prégnantes, où défilent inondés de lumière les dunes et les déserts, le récit est factuel, sans fioritures. En relatant son parcours professionnel de coopérant français d'abord, puis de diplomate, le narrateur nous apprend beaucoup sur les coutumes, les dialectes, les personnalités rencontrées tels les révolutionnaires du Polisario.

Entre deux rives est surtout un livre politique. L'Histoire est présente, implacable. Un souffle ardent traverse le récit jusqu'à nous mener sur les braises d'un sujet brûlant : L'islam dont l'auteur fustige les blocages et le mésusage qu'on en fait. Et dénonce le refus du cheikh d'Al Azhar d'excommunier Daech.

Hélas ! au XII[e] siècle, au temps d'Averroès et d'Ibn Tumart, précurseurs en ce qui concerne le rapport à la religion, la pensée se portait bien mieux, dans la région.

Reste que dans ce beau livre, la méditation de Gilles Gauthier, cet Occidental à l'âme orientale qui connaît si bien l'arabe, se termine, malgré son désarroi, sur une note d'espoir.

AMAL MAKAREM

ENTRE DEUX RIVES : 50 ANS DE PASSION POUR LE MONDE ARABE de Gilles Gauthier, *JC Lattès, 2018, 400 p.*

Gilles Gauthier au Salon :
« Regards croisés entre deux rives », dialogue avec Jabbour Douaihy, le 10 novembre à 16h (salle 2 – Aimé Césaire)/ Signature à 17h (Orientale).

Michel Chiha, indubitable séducteur

Autant qu'à une réunion des principales idées de Michel Chiha (1891-1954), c'est à une promenade dans ses écrits épars que nous invite cette *Anthologie* dont le sous titre est un peu étroit : l'auteur transcende le *politique* même quand il en traite spécifiquement, et la poésie, non la *littérature*, est le mystère de son œuvre : « *Que deviendrons-nous sans la poésie qui est prière et qui est musique, qui est beauté et qui est amour, qui est intelligence et qui est lumière ?* » La poésie voile et dévoile le monde, elle en cache la laideur et la fuite du temps mais en avive les aspects sensibles, sensuels ; les saisons, les cycles, les résurrections, les harmonies merveilleuses sont ses points d'enchantement. Elle anime ces textes accessibles désormais en un seul volume. L'entreprise de les rassembler était d'autant plus nécessaire que Chiha est devenu, pour ses admirateurs comme pour ses ennemis, une icône dont les opinions sont citées et disputées hors cadre et hors contexte.

Fondateur du quotidien *Le Jour* en 1934, Michel Chiha est essentiellement, comme *écrivain*, un éditorialiste et un conférencier, ses conférences donnant ampleur et globalité à sa vision. Il est aussi l'auteur de vers qu'il n'a cessé de composer tout au long de son existence publiant un recueil en 1935 enrichi dans l'édition posthume. Sa gloire est d'avoir donné à l'éditorial par « *la sensation fine, la perception belle et pure, le raisonnement profond* » (Ghassan Tuéni) une hauteur, une profondeur et des horizons qui ont fait du journaliste francophone l'un des plus importants penseurs du Liban, fournissant au pays les concepts fondamentaux de sa vie politique et économique. Au-delà des événements commentés, des opinions proférées, il s'accorde ce qu'il appelle « *la grandeur du détachement* » pour délivrer son message humaniste et patriotique. Chaque éditorial, comme dit son préfacier Michel B. el-Khoury, est « *une leçon d'humanisme dans la tradition de Montaigne* (…) *de mesure, d'équilibre et de bon sens* ».

De son vivant Chiha a réuni trois volumes d'éditoriaux (*Essais I et II*, 1950 et 1952, *Plain-Chant, Propos dominicaux*, 1954). On y trouve quelques textes de politique et d'économie nationales et régionales, mais le choix opéré montre la place primordiale qu'il accorde à la dimension universelle des faits et aux considérations sur l'homme, le monde, Dieu. L'option montre bien l'image qu'il avait et voulait de lui-même. Ses livres sur le Liban, la Palestine, la Méditerranée, desquels se nourrissent et auxquels se réfèrent les débats nationaux sont tous posthumes et doivent le jour à la fondation qui porte son nom

© J. Jabbour 2013 / D.R.

et qui, par les publications, traductions, concours et autres activités, n'a jamais cessé de faire œuvre honorable et enrichissante.

Chiha fut dans sa jeunesse le contemporain de ce que Thibaudet appelle « *Trente ans de la vie française* » (1923), période dominée par trois maîtres : Maurras, Barrès, Bergson. On retrouve chez lui leurs thèmes-phares, la monarchie, l'ordre, la Méditerranée, la terre, la durée… Mais si le traditionalisme imprègne sa pensée, il a su, d'une part, rester fidèle à une foi catholique toujours réaffirmée et à un rapport au spirituel continuellement repris et, d'autre part, profiter de sa vaste culture pour penser, dans leur spécificité, les données propres au Liban, au Proche-Orient voire au monde contemporain et assigner à son pays une vocation noble et digne.

Face à la nature inéluctable des choses, le privilège de l'homme est la liberté. Elle lui permet de s'opposer ou de s'incliner, de tracer ses propres voies. Elle donne sens et fondement à sa raison : « *Sans la liberté, que serait la raison qui fait le choix et qui fait l'élection ?* » Elle lui procure la « *souveraineté altière* » qui en fait une créature à l'image de son créateur. Elle n'est toutefois pas sans danger puisqu'on ne peut être libre sans pouvoir choisir la mauvaise alternative, tomber dans l'erreur, succomber au mal, outrepasser sa puissance. « *Nous sommes tenus de nous imposer librement des limites et des contraintes.* » D'où le droit, d'où la loi. D'où la complétude humaine dans « une recherche inlassable du divin, une montée vers l'infini ». D'où la condamnation violente des totalitarismes de droite et de gauche qui veulent imposer leur vouloir et « *tout niveler* ». D'où la préférence pour le moindre mal comme la démocratie et le confessionnalisme…

Les idées politiques et économiques de Michel Chiha vont éminemment intéresser les lecteurs de cette *Anthologie* mais nous avons choisi de les contourner. Elles servent déjà à l'ossature idéologique de la République et ont inspiré nombre de ses institutions et ses pratiques. C'est leur honneur d'être encore discutées et critiquées, mais encore plus de donner au pays une mission qui l'élève et de contribuer au vivre en commun, à la stabilité, à la sagesse.

Un peu plus d'un demi-siècle nous sépare du grand penseur. Nous sommes éloignés de son monde, de cette pensée qui jongle avec des concepts que nous n'osons plus approcher avec aisance comme ceux de foi, d'éternité, d'infini, de vérité… Mais Michel Chiha exerce toujours sur nous une indubitable séduction née de l'ascendant qu'il donne à la poésie, à la liberté, à la joie, à la vie, à l'élévation du propos, à la dignité de la loi et de la patrie. En cette période morose, les Libanais en ont bien besoin.

Farès SASSINE

MICHEL CHIHA : ÉCRITS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, Préface de Michel B. El Khoury, *Fondation Michel Chiha, 2018, 428 p.*

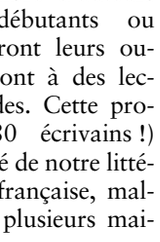
Hommage à Michel Chiha :
« La vision de Michel Chiha et l'avenir du Liban » avec Marwan Hamadé, Élie Fayad, Mona Fayad, Alexandre Najjar, Karim Bitar (mod.), le 10 novembre à 17h30 (Agora).

Plumes libanaises au Salon

Comme chaque année, le Salon accueillera un grand nombre d'auteurs libanais débutants ou confirmés qui signeront leurs ouvrages ou participeront à des lectures ou tables rondes. Cette profusion (plus de 80 écrivains !) témoigne de la vitalité de notre littérature d'expression française, malgré la fermeture de plusieurs maisons d'édition locales...

Les romans en vue

Parmi les romans remarqués : *Archives des sables et du vent* (éd. Éric Bonnier), une magnifique fresque de Fady Stephan qui nous emmène au Maghreb et au Moyen-Orient et nous fait rencontrer des personnages célèbres comme Fayçal, Allenby, Lawrence ou Kitchener ; *L'Âge d'or* de Diane Mazloum (éd. JC Lattes), présent sur la liste du Prix Renaudot, qui raconte le Liban au seuil de la guerre, à travers l'idylle d'une Miss Univers et d'un militant palestinien ; *Tant qu'il y aura des plaies ouvertes* (Le Scribe/ L'Harmattan) de Ezza Agha Malak où la romancière nous emmène en France, en Grèce et en Chine sur les traces d'Ophélie pour nous immerger dans l'insolite et l'interculturel ; *Le Jour où le soleil ne s'est pas levé* de la journaliste et enseignante universitaire Roula Azar Douglas (éd. Noir blanc etc.), un roman bouleversant qui raconte le destin d'un couple confronté à une épreuve tragique ; *Les Abricots de Baalbeck* de René Otayek (éd. Noir blanc etc.) ; *Last seen* de Bélinda Ibrahim (éd. noir et blanc etc.), « *un véritable cri de vie, brut et brutal* »



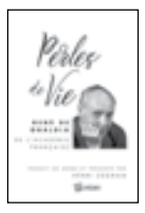
D.R.

D.R.

selon Michel Hajji-Georgiou ; *Imane*, le beau premier roman de Lina Zakhour (Hémisphères éditions) qui nous entraîne de Beyrouth à Paris sur les traces de son héroïne, écartelée entre son désir d'émancipation et son « *échelle de valeurs* » ; *L'Odyssée de Jean Malak* de Nabil Mallat (éd. Écriture), un roman très actuel qui dépeint la société libanaise à travers les destins croisés de trois étudiants de confessions religieuses différentes ; ou encore *Les Marginaux* de Marc Doumet (éd. Antoine). À signaler également : *Contes de ma grand-mère et autres contes du Liban* d'Adonis Nehmé, chez Geuthner.

René de Obaldia et Gibran

En traduction, il convient de saluer l'excellente traduction en arabe, par le poète Henri Zoghaib, du livre de l'académicien René de Obaldia, qui vient de fêter son 100e anniversaire, *Perles de vie, précis de sagesse portative* (éd. Dergham), un recueil de citations méconnues choisies par l'auteur pour nous faire réfléchir. Toujours dans le registre de la traduction, Najwa Nasr nous propose dans *The Prophet, Arabic and French translations* (éd. Librairie du Liban/Sayegh) une analyse linguistique comparative entre



les différentes traductions du chef-d'œuvre de Gibran en arabe et en français.

Poètes d'ici

En poésie, citons Jad Hatem qui vient de publier aux éditions du Cygne, *La Lune et ses sortilèges*, un remarquable recueil de poésie consacré à la lune, symbole de l'éternel féminin, où poèmes en prose et vers libres se succèdent pour rendre hommage à cet astre omniprésent dans les religions ; Maya Nassar, qui vient de publier un double recueil ayant pour titres *Récif du hasard/ Zahr el-rassif* (éd. Noir blanc etc) qui réunit ses poèmes en arabe et en français, de très bonne facture, qui témoignent d'une imagination débordante et d'une sensibilité exacerbée ; ou encore Gérard Bejjani qui publie chez le même éditeur son *Chant des 5 saisons*.

D.R.

Essayistes

Parmi les essais parus cette année, une étude savante du philosophe Jad Hatem, *L'amour et l'excès* (éd. Saer el-Mashrek) qui se penche sur le sens de l'extase et les diverses modalités de l'amour excessif, sacré et profane, à travers différentes œuvres, dont celles

D.R.

de Pedro Salinas, Heinrich Böll ou sainte Thérèse d'Avila ; un essai de Nicole Hatem, chef du département de philosophie à l'USJ, intitulé *Du salutaire* (éd. du Cygne), qui propose 93 réflexions philosophiques sur les manières d'atteindre le salut (par le travail, le pardon, la générosité, mais aussi par l'humour !) ; *L'Information au cœur de l'univers : la réflaction* de Serge Gélalian (L'Harmattan) ; *Le Silence des cultures* de Stéphanie Nassif (Hermann) qui propose une réflexion sur l'écartèlement des cultures et sur la notion d'identité évolutive ; *L'itinéraire spirituel d'après les commentaires soufis du Coran* de Nayla Tabbarah (Geuthner) ; *La saison du retour,* recueil de réflexions spirituelles signé Marc Torbey (Dar Saer al-Mashreq) ; *Beyrouth au XIXe siècle entre confessionnalisme et laïcité* de Said Chaaya (Geuthner) qui se base sur la correspondance entre Girgi Dimitri Sursock et Martin Hartmann ; ou encore *Consommation Inc.* de la journaliste Gisèle Kataya Eid (éd. Fides) qui passe en revue les différents aspects de la société de consommation et nous invite à constater l'impact des publicités et des marques sur notre quotidien.

La psychiatrie en français

Psychiatre de renom, directeur du Centre des Troubles Anxieux et de l'Humeur, Dr Élie Hantouche signera son essai *Sommes-nous tous bipolaires ?* paru aux éditions

D.R.

Josette Lyon, qui se penche sur la question de la bipolarité, devenue hélas une sorte de fourre-tout. Fort de son expérience clinique auprès de milliers de patients, l'auteur tente de définir la bipolarité, de la comprendre à travers le savoir clinique actuel, les hypothèses retenues et propagées dans le monde médical, les bases de la psychoéducation et les données les plus actuelles de la recherche sur le cerveau, les gènes, le sommeil et les facteurs d'environnement impliqués dans la genèse et l'évolution de la maladie bipolaire, et, enfin, de la soigner avec un meilleur usage des médicaments et des approches psychologiques spécifiques…

Dans le même domaine, mais sous une forme vulgarisée, citons également *Parler de la psychiatrie à mes filles* (éd. Dergham) où l'auteur, Sami Richa, chef de service de psychiatrie à l'Hôtel-Dieu, répond aux questions qui lui sont posées par ses deux filles sur la dépression, la schizophrénie, les addictions, etc., afin de leur expliquer ces sujets de manière intelligible et dissiper les idées reçues.

Cette liste est loin d'être exhaustive. De nombreux autres auteurs libanais seront aussi présents au Salon – devenu une véritable pépinière de talents !

Alexandre NAJJAR

Jeunesse

La 25e édition du Salon du livre francophone de Beyrouth se distingue par une fréquentation en forte hausse des écoles. En effet, cet événement accueille chaque année plus de 20 000 élèves venant de toutes les régions du Liban.

Cette année, le Salon innove en créant de nouvelles animations touchant des sujets d'actualité tels que le numérique, la nutrition, la sensibilisation aux maladies mentales à travers des BD et des films, le harcèlement à l'école.

Des rencontres

Des auteurs jeunesse invités, venus spécialement de France pour cet événement, seront présents au Salon : Cécile Alix, Pascal Brissy, Manu Causse, Didier Dufresne, Fanny Gauvin, Céline Lavignette-Ammoun, Sophie Rigal-Goulard, François Rogier, et Erik L'Homme, ainsi que les illustrateurs Clément Devaux, Sarah Loulendo, François Rogier, Elis Wilk. De même, des auteurs, conteurs et journalistes libanais francophones organisent des ateliers de lecture, d'écriture et de dessins pour la jeunesse.

Les rencontres écrivains

Les auteurs jeunesse vont également à la rencontre des élèves dans les différents Instituts français, bibliothèques publiques et écoles officielles sur l'ensemble des régions du Liban. Ambassadeurs de la langue française, ils sillonnent le territoire libanais pour promouvoir le livre francophone.

Les exposants

Le ministère de la Culture, l'Institut français du Liban, la librairie Antoine, la librairie Orientale, La Phénicie, les éditions Samir, les éditions Dergham, etc., proposent aux groupes scolaires inscrits des ateliers d'illustration, des rencontres d'auteurs, des dédicaces, des lectures. Les élèves pourront profiter de visites guidées des expositions au Salon. Ces différentes actions permettent d'ancrer les pratiques de la lecture dans le quotidien des enfants.

Ainsi, l'objectif du Salon est de donner le goût du livre sous toutes ses formes et surtout de développer le plaisir de la lecture.

La cérémonie de remise du prix Jeunes Critiques libanais par deux jurys d'élèves (choix des enfants et choix des ados) et honorée de la présence de leurs auteurs, Sarah Loulendo et Manu Causse.

Pour la 3e édition du choix des lycéens, ces derniers sont mis, cette année aussi, à contribution.

Blandine YAZBECK

Poésie

Une nouvelle collection prend son envol

Oser Dire, maison d'édition libano-belge, s'engage à faire subsister le poème francophone par la grâce des passions essentielles.

Une nouvelle aventure poétique commence lors de cette 25e édition du Salon du livre francophone de Beyrouth, celle de la collection « En vers et avec tous ». Après un premier recueil de Mireille Tavitian (*Désamourée*, février 2018), ce sont cinq autres recueils qui donnent à découvrir leurs climats lors de ce Salon. « En vers et avec tous » propose un éclectique et intéressant panorama de différentes générations de poètes libanais tels que Mounir Abou Debs, Nadim Bou Khalil, Antoine Boulad – également directeur de la collection –, Nada Héleiwa et Nada Sattouf.

« *Là-bas derrière la montagne où les temples abritent des mémoires d'inconnus, il y a des hommes sans ombres qui font l'amour à des femmes sans noms. Ceci produit une drôle de fusion qui ne tient des sentiments que leur immatérialité. Une sorte d'union anonyme entre le ruisseau et la rivière, entre le verre et la vitre, le blanc et le blanc./ On dit même qu'ils font des enfants sans voix.* »

Nadim Bou Khalil

« En vers et avec tous », collection de poésie d'expression française, est basée au Liban. Elle relève de la maison d'édition bruxelloise Oser Dire, dont le responsable libanais Ghazi Berro a une solide expérience dans l'édition arabophone et les ouvrages traduits. L'absence de soutiens publics et privés, et un lectorat de plus en plus rare, mettent à mal la publication de la poésie. Ce constat motive l'initiative de Berro qui souhaite montrer que publier de la poésie reste possible, non pas envers et contre tout, mais avec l'engagement de quelques fidèles. Il fait donc le pari de rassembler lors des séances de signatures, suffisamment d'amis et d'amoureux de la poésie, pour couvrir les frais éditoriaux et continuer à faire exister le poème francophone dans le paysage littéraire libanais et au-delà.

« *Les partants me secouent, on dirait des antennes, finesse d'une pluie. Les désirs poussent androgynes entre nous. Il me fleurit des bras à plaider un retour, ce besoin de racler les draps par respect des mourants. Je prétends un portrait malgré les rides, j'appelle, on me répond. Sur la neige coupée en deux, je m'étonne schisme des langues, sans que personne n'écrive mon nom* ».

Nada Sattouf

C'est au poète Antoine Boulad que Ghazi Berro confie les rênes de ce beau projet. Au sujet des motifs éditoriaux qui guident sa sélection des poètes publiés, Antoine Boulad pose que le fil rouge est celui de « *privilégier l'écriture poétique sous ses multiples formes. En vers et avec tous se propose de devenir porte-voix de toutes celles et ceux pour qui les mots ont une chair vivante. Les publier*, dit-il, *c'est témoigner de la vitalité, de la fertilité et de l'universalité de la francophonie en terres d'Orient* ».

Ritta BADDOURA

L'ACTEUR ET LE VIDE de Mounir Abou Debs, *Oser Dire éditions, 2018.*
LE COURT DU TEMPLE de Nadim Bou Khalil, *Oser Dire éditions, 2018.*
NOUVELLES POÉTIQUES ET SURANNÉES d'Antoine Boulad, *Oser Dire éditions, 2018.*
TERRE DU DÉSIR de Nada Héleiwa, *Oser Dire éditions, 2018.*
UN VESTON SUR LE BRAS de Nada Sattouf, *Oser Dire éditions, 2018.*